

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 449—SAMEDI, 10 DECEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—SAINT-MICHEL, SCULPTURE DE M. G. J. HOMES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEPTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E. — La première neige, par Gisèle — Galerie canadienne : L'honorable Louis Philippe Pelletier, par Z. — Un p' biscite, par Jules Saint-Elme. — Souvenirs de vacances, par Fauvette. — Primes, du mois de novembre. — Poésie : Chanson d'amour, par Joseph Nolin. — Etudes historiques : Sœur Marie Barbier, par G. A. Dumont. — Correspondance : Au sujet d'un plagiat, par Armand et Alfred. — Not. s et faits : Les inventions féminines ; L'exposition de Chicago. — Carnet de la cuisinière. — Nouvelles à la main. — Feuilletons : Les manieurs de feu (suite), par Louis Jacalot ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary. — Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES. — Beaux-Arts ; Saint Michel. — Portrait de l'honorable Louis-Philippe Pelletier — Les caveaux du Panthéon de Paris : Tombeaux de Bougainville, de Victor Hugo, Voltaire, Carnot, Marceau, La Tour d'Auvergne et Baudin ; Grand couloir des bas-côtés ; La galerie des échos — Gravures des deux feuillets.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me " "	25
3me " "	15
4me " "	10
5me " "	5
6me " "	4
7me " "	3
8me " "	2
83 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



Il y a quelques mois, dans une petite ville de France, à l'occasion d'une distribution de prix, le professeur de troisième du collège, M. Roy, a prononcé un discours des plus remarquables sur "La Langue Française."

Certes, le sujet prêtait à l'éloquence, mais M. Roy l'a traité d'une manière spéciale, au point de vue de la conversation et de l'expansion de notre belle langue, et

c'est en cela surtout que ce discours nous intéresse.

Passant en revue les époques lointaines où les aventuriers normands couvraient le monde emportant avec eux la langue française et laissant partout des traces de leur passage, il esquisse à grands traits les progrès faits par nos pères ; puis, arrivant au dix-huitième siècle, il dit un mot — tout en voulant se taire, car on sent qu'il voudrait chasser ce triste souvenir, obsédant comme un mauvais rêve — il dit un mot des Indes et du Canada :

"Ne parlons pas des Indes, des fautes ou des fatalités qui ruinèrent l'œuvre d'une politique hardie et sage à la fois. Taisons nos revers du Canada, puisque nous avons là trois millions de frères intelligents, instruits, robustes avant-garde de notre race, et qui, par la bouche de leur poète Fréchet, ont proclamé qu'ils se souvenaient de leur origine. Songeons surtout que la vertu propre de notre race est de ne savoir pas désespérer,

de se retremper dans le malheur, de se relever plus forte toujours et toujours plus résolue. Prétendre que, dans le grand mouvement colonisateur où les nations européennes, multipliées, ont pris de fortes positions sur différents points du globe, nous sommes laissés distancer, c'est oublier qu'une France africaine, qu'une France asiatique se sont peu à peu constituées, et que notre langue a conservé dans presque toutes les régions du monde des points d'appui solides."

M. Roy est évidemment animé des meilleures intentions à notre égard, mais, hélas ! nous sommes loin d'être trois millions qui "nous souvenons de notre origine," car il ne se passe guère de mois où un journal de notre province ne proteste contre la manie de beaucoup de Canadiens français de poser à l'Américain ou à l'Anglais, de dénaturer leurs noms et de paraître avoir oublié la langue de leurs mères.

Nous luttons cependant, le fait est parfaitement exact, et les gains que nous faisons parmi nos compatriotes d'origine anglaise compensent largement les pertes que nous déplorons chez les Canadiens français qui ont émigré et qui vivent au-delà du 45e degré.

Il y a seize ans, quand je faisais mon droit à la Faculté McGill, bien peu d'étudiants comprenaient le français, mais aujourd'hui tous les jeunes avocats anglais parlent parfaitement notre langue, et l'on constate les mêmes progrès parmi les commerçants et les industriels.

Il est admis aujourd'hui par les descendants de deux races qui peuplent notre province, que la connaissance de l'anglais et du français est indispensable.

Cette admission est une des preuves les plus éclatantes de notre tenacité et de notre énergie. Et cela, nous l'avons fait naturellement, sans effort, sans organisation, mûs que nous étions seulement par une sorte d'intuition qui nous portait à défendre notre bien.

Aujourd'hui, notre tâche serait plus facile si nous voulions nous joindre à une société formée pour garder cet héritage si précieux.

"... Depuis bientôt dix ans, dit M. Roy, dans ce même discours, une grande société s'est formée, dont le but est de veiller de par le monde aux intérêts de notre langue, et "de monter la garde autour de la patrie."

Elle rêve d'établir sa conquête, sans violence, par le seul rayonnement d'une civilisation supérieure, par le seul ascendant des qualités dont notre langue est l'expression vivante et communicative.

"Le premier avantage du français, c'est d'être une langue d'enseignement. Que de mots, en effet, nés de siècle en siècle, pour noter un sentiment, une idée inconnue jusque-là, et qui sont comme les médailles de l'histoire ! Vous en connaissez au moins un, le plus beau, et qui illumine toute une époque, je veux dire celui de "bienfaisance."

Et plus loin, il ajoute :

"Ces tempéraments, ces qualités de juste milieu devaient faire du français la langue où l'on cause, la langue de la bonne société, des *honnêtes gens* — le mot est nôtre, comme la chose même qu'il représente, et qu'on rencontrerait difficilement chez les peuples érudits et industriels de l'Europe. La *causerie* est l'origine française, c'est un besoin français. Ce n'est pas pour nous que le silence est d'or : ce n'est pas nous qui nous accommoderions du cérémonial muet et glacé des visiteurs orientaux. Les Français qui émigrèrent en Amérique pendant la Révolution quittaient, à certains jours, leurs occupations et leurs affaires, histoire d'aller causer à la ville — et cette ville n'était qu'à cent lieues."

Cette société dont parle l'orateur c'est l'*Alliance Française*, dont le siège est à Paris, 45, rue de Grenelle. La contribution annuelle n'est que de six francs, contribution qui donne droit à la réception du *Bulletin de l'Alliance Française*.

Ceci a bien l'air d'être de la réclame, je le sais et je dis carrément que c'en est une en faveur d'une œuvre qui mérite d'être encouragée par tous ceux qui aiment la France et la langue française.

Rien de politique dans ce mouvement, rien d'hostile à une race ou à une nationalité quelconque. Quand on travaille pour la France on

coopère à une œuvre dont profite l'humanité tout entière.

L'Alliance Française compte parmi ses membres les citoyens les plus influents de tous les pays et on a la certitude d'être en bonne compagnie quand on en fait partie.

Les Canadiens ne doivent-ils pas entrer dans le mouvement ?

* * Deux hommes bien connus viennent de mourir, un millionnaire et un pauvre. Tous deux meurent à la peine, l'un pour avoir trop travaillé pour les autres, l'autre pour n'avoir pensé qu'à lui.

Le millionnaire — Plutus passe toujours le premier — Jay Gould, laisse *cent millions* de dollars. Il était banquier, fabricant de chemins de fer et tâchait de ruiner les autres à son profit. C'est, paraît-il, un métier qui enrichit vite quand il ne ruine pas.

Il est mort à cinquante-six ans, d'une maladie qui ne pardonne pas, la consommation.

Montaigne dit quelque part que "c'est une précieuse chose que la santé et la seule qui mérite, à la vérité, qu'on emploie non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie, à sa poursuite."

Leibnitz, moins épicurien, disait avec plus de raison "qu'il n'y a que deux choses qui devraient principalement nous occuper ici-bas : la vertu et la santé."

Jay Gould ne s'est jamais beaucoup occupé, je crois, de la vertu, — cela n'est guère dans les habitudes des banquiers ni des fabricants de chemins de fer, — mais sa santé le préoccupait beaucoup depuis quelques années.

La fable raconte que Bacchus, pour récompenser Midas d'avoir donné l'hospitalité à Sylène, lui promit d'exaucer le vœu qu'il formulerait. Midas, qui n'était pas riche, demanda le don de changer en or tout ce qu'il toucherait. Bacchus le lui accorda ; mais, hélas ! Midas, riche, riche, n'en fut pas plus heureux par cela, car au moment de se mettre à table les mets qu'il touchait se changeaient en or, et, misérable dans sa richesse, il était sur le point de mourir de faim, quand Bacchus eut pitié de son infortune et lui dit de se plonger dans le fleuve Pactole pour redevenir l'ancien Midas. C'est depuis cette époque que le Pactole roule des paillettes d'or.

Jay Gould, chétif et malingre petit homme, voyait, nouveau Midas, tout ce qu'il touchait se changer en dollars, ses entreprises réussissaient toujours, mais à mesure que sa bourse s'arrondissait sa poitrine devenait plus étroite, l'estomac s'atrophiait, et le "roi des chemins de fer," comme on le nommait, aurait donné des millions pour avoir l'appétit d'un des terrassiers qu'il employait et qu'il payait si maigrement qu'ils ne pouvaient jamais manger à leur faim.

Ce ne sont cependant pas les millions qu'il faut pour la santé et l'appétit, et, mieux eût valu peut-être, pour lui, faire une *cure de misère*, s'en aller au grand air et travailler comme un homme, plutôt que de calculer comme un juif.

Il est mort, il laisse trop de millions et pas un regret.

* * L'autre, le pauvre, avait bon estomac, il ne le bourrait ni d'or ni de chiffres — il ne lui donnait que le strict nécessaire et ne pensait pas plus aux chemins de fer qu'à sa bourse.

L'argent, dont il avait besoin pour accomplir des œuvres grandes, saines et méritoires, n'était qu'un moyen et non un but. Il n'avait donc rien de commun avec le banquier américain.

Voici une courte biographie de l'éminent prélat que la France et le monde viennent de perdre :

"Son Eminence Charles Martial Allemand de Lavignerie, cardinal archevêque de Carthage et d'Alger d'Afrique, fondateur des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique et surnommé l'apôtre des nègres, est mort samedi matin, à une heure.

Né à Bayonne, le 31 octobre 1825, docteur en théologie il se fit certain nom dans l'enseignement classique et théologique, et devint professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Paris. Il avait

été appelé à différentes fonctions honorifiques à la cour de Rome, auprès de laquelle il avait été auditeur de la Rote pour la France, et figurait parmi les prélats de la maison du pape, lorsqu'il fut nommé, par décret du 5 mars 1863, évêque de Nancy. Il fit partie, les années suivantes, du conseil de l'instruction publique.

Un décret, du 12 janvier 1867, le fit passer au siège d'Alger, qui venait d'être érigé en archévêché. Mgr Lavigerie déploya dans cette colonie un grand zèle ecclésiastique et établit, entre autres fondations, des orphelinats pour les enfants des familles arabes décimées par la famine ; mais ses tentatives de propagande chrétienne auprès des indigènes le mirent aux prises avec le gouvernement militaire et donnèrent lieu entre lui et le maréchal MacMahon, à des débats qui eurent du retentissement (mai 1868). Mgr Lavigerie a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1866.

Ses qualités éminentes le désignèrent à l'attention du gouvernement français et du pape.

Nommé cardinal, il n'abandonna pas les œuvres auxquelles il a consacré une grande partie de sa vie. Plus il avançait en âge et plus le besoin de fonder des institutions utiles et durables se faisait sentir chez lui, c'est ainsi, qu'en dernier lieu il institua la congrégation des Pères Blancs et la chevalerie des Frères du Désert destinées à évangéliser les nègres et à combattre l'esclavage.

L'an dernier il a été beaucoup question du cardinal Lavigerie par suite de son acquiescement à la République. Il a été en quelque sorte le précurseur de l'évolution papale dans le sens de la reconnaissance de cette forme de gouvernement pour la France.

Pendant quelque temps, on l'a désigné comme le futur successeur de Léon XIII.

A part un certain nombre de livres élémentaires, on cite de ce prélat : "Exposé des erreurs doctrinaires du jansénisme (1858), in-8, résumé de ses leçons faites à la Sorbonne en 1856-1857," et un recueil de "Decreta concilii provincialis Algeriensis (in-8)."

Ce qu'une biographie aussi sèche ne dit pas, c'est le bien qu'il a fait, l'esprit de concorde qui l'animait, la bonté qui le distinguait, la grandeur de ses vues.

Ainsi qu'on vient de le dire, le cardinal de Lavigerie, noble d'origine, Prince de l'Eglise, s'était rallié à la République, ce dont il fut grandement blâmé par quelques intransigeants, prétendants et prétentieux, mais il laissa gloser.

Le royaume ecclésiastique de Mgr Lavigerie—singulier mot appliqué à un républicain—était immense, puisqu'il comprenait l'Algérie, la Tunisie et tout le Sahara. C'est grâce à lui si le catholicisme a fait tant de progrès en Afrique et sa tolérance a amené plus d'enfants à l'Eglise, que le despotisme obstiné n'en fait sortir ailleurs.

C'est une grande figure qui vient de disparaître, c'est un modèle trop rare que le monde a perdu.

* * La France subit en ce moment une crise ministérielle—il paraît qu'elle a cela de commun avec d'autres nations—mais ce qui la distingue, c'est que personne n'y veut être ministre quand, en certains pays, tout le monde veut l'être, dit-on. Ces Français ne font rien comme les autres !

* * Les Montréalais sont, eux aussi, de curieuses gens. Voilà qu'ils se mettent dans la tête d'augmenter les traitements des employés de la corporation, sous prétexte que si l'on veut être bien servi il faut bien payer.

Ce raisonnement semble battre en brèche le principe que les employés sont taillables et corvéables à merci.

Cependant, il se peut que les Montréalais aient raison. On voit de si drôles de choses en cette fin de siècle.



N.-B.—Je ne me crois pas atteint de la manie

de la persécution, mais quand je lis sous ma signature des machines que je n'ai pas écrites, je me demande pourquoi on abîme ma pauvre prose avec tant d'acharnement.

Dans la biographie du colonel du Chesnay, on me fait dire, en grosses lettres, l'homme pour l'honneur.—L. L.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La retraite qui se préche, chacun des soirs de cette semaine, dans la splendide chapelle de N.-D. du Sacré-Cœur, attendant à l'église Notre-Dame—à la jeunesse catholique instruite de cette cité, promet d'avoir un plein succès. Commencée depuis dimanche dernier, le 4 décembre, elle se terminera par une cérémonie grandiose, dimanche prochain, le 11 courant. Les exercices se font à 7.15 heures p. m., et sont prêchés par le R. P. Strubbe, du T. S. Rédempteur ; cela suffit à expliquer l'affluence et l'assiduité de ses jeunes auditeurs.

* *

Nos prévisions n'ont pas été trompées au sujet de la conférence du lieutenant Chartrand, au Cercle Ville-Marie, le 2 décembre courant : succès sur toute la ligne. Salle comble, auditoire d'élite et programme des plus complet, rempli à la satisfaction de tous.

Le conférencier distingué nous a parlé de l'armée française, avec tout le talent, toute la science qu'on pouvait attendre de lui. Statistiques d'abord, incidents pleins d'humour ensuite, il s'est fait applaudir tout le temps et à juste titre, dans son narré charmant.

Outre la conférence, mentionnons, avec distinction, MM. Béique, au piano ; Labonde, avec sa guitare ; Pelletier, dans son chant magnifique de l'Africaine ; Bergevin et Paquet, par de splendides récitation ; enfin, et pour leur large part, MM. Chalifoux et Wilson, E. E. D., Saint-Germain, E. E. M., dans la gentille opérette : *A Clichy*, qui ont enchanté tout le monde.

Nous félicitons le Cercle Ville-Marie et l'engageons à continuer ainsi, allant toujours de bien en mieux.

* *

Il nous arrive le premier numéro d'une nouvelle publication hebdomadaire, sous ce vocable qui promet : *L'Ecrin Littéraire*. Nous souhaitons au jeune confrère la plus cordiale bienvenue, avec d'autant plus de plaisir que sa liste de collaboration nous présente les noms d'un certain nombre de nos plus fidèles et estimés correspondants.

L'Ecrin Littéraire s'annonce comme un "journal du foyer," de lecture en famille, se réservant le bénéfice de placer son mot dans la discussion des sujets d'intérêt public. Cette livraison première répond bien à ce programme. Puisse le nouveau jouteur traverser sans encombre la crise des débuts et marcher bravement à la prospérité ! Nous ne voulons pas plus de mal que cela à nos rivaux honnêtes et loyaux. LE MONDE ILLUSTRÉ a pris sa place au soleil, il l'a fièrement gagnée à force de travail ; le soleil luit pour tous, se dit-il, et sans se poser en exemple, il dit fraternellement à tous les nouveaux venus : si vous le pouvez, je vous souhaite d'en faire autant.

L'Ecrin Littéraire est édité par M. L.-N. Cadieu de Courville et Cie, au No 388, rue Berri, Montréal. Le prix d'abonnement est de \$2.50 par année, et il se vend dans tous les dépôts, cinq centins le numéro.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Jacques Beaumont, Ste-Thérèse.—Envoyez, toujours. Il y a pléthore souvent, c'est vrai ; mais on choisit le dessus du panier—sauf l'encouragement à donner aux débutants—à ce compte, je suis confiant, vos contributions finiront par s'imposer parmi les premières. Pour celle-ci, entendu. Votre nom responsable s. v. p., avant publication.

M. Régis R., Ottawa.—Votre histoire, bien ca-

nadienne, passera bientôt. Compliments et grâces.

Armand et Alfred, Ste-Thérèse.—Certes, j'approuve votre démarche et vous en remercie. On ne saurait être trop sévère pour cette misérable trahison du plagiat et ceux qui, délibérément, s'en rendent coupables. Vous le dites fort justement aussi : malgré toute leur vigilance, les rédacteurs ne peuvent guère se protéger tout à fait contre ces indignes abus de leur bonne foi.

Albert, Rimouski.—A regret, je ne puis accepter pour publication ce premier essai de vous. Néanmoins, je le reconnais avec plaisir, vous avez l'expression très facile, presque riche, la prosodie irréprochable ; travaillez plus l'idée. Je vous conseille de nouveaux essais, et si vous réussissez, comme j'espère, vous serez bien accueilli de nous

LA PREMIERE NEIGE

Petits flocons de neige si blancs, si mignons pourquoi, en vous voyant apparaître, éprouve-t-on un indéfinissable sentiment de mélancolie et un immense besoin de joies et d'amitiés intimes ? Vous nous apportez sur vos ailes légères les premiers frissons de l'hiver et son cortège de tristesses. Vous nous annoncez la saison des frimas, des vents, et des froidures. A votre vue les oiseaux attardés dans nos parages jettent de petits cris de détresse et s'enfuient, affolés et peureux, dans l'espace.

Voici le temps des dures épreuves et des noires pensées pour le pauvre qui voit son foyer sans feu et ses enfants grelottant de froid et de faim. Avec quelle angoisse, il regarde tomber cette première neige et écoute le vent qui gémit tristement. C'est qu'il songe aux petits pieds nus qui maintenant encore vont joyeux sur le sol déjà glacé et à ces petits membres si frêles que de misérables hillons recouvrent à peine. Le froid, la faim et des douleurs sans nom, voilà, petits flocons de neige, ce que votre arrivée présage pour bien des malheureux.

En vous regardant tomber ainsi, silencieux et pressés, je rêve aux soirées intimes que l'hiver nous promet au coin du feu qui pétille et babille gaiement. Aux longues soirées d'hiver, l'on refait la liste des amis. Que de noms, une fois chers, il faut, hélas ! rayer ; mais aussi, quelques noms nouveaux sont inscrits à la place de ceux effacés. Telle est la vie, dit-on, et l'on aime, au coin du feu, à remuer la cendre des bonheurs disparus pour raviver la flamme des souvenirs qui réchauffe le cœur et chasse la tristesse.

Confortablement blottie dans mon fauteuil, je nargue la neige qui tombe et le vent qui la pousse. En pensant aux amis qui égayeront le foyer, je cherche une société choisie et aimable dont les entretiens me charment et me distraient. Instinctivement, je convoite une place au foyer brillant du MONDE ILLUSTRÉ. Si on voulait me recevoir là, comme j'y serais bien ! Déjà, je me sens moins isolée. C'est de la présomption, de l'audace, que dira-t-on... La réflexion m'eût peut-être rendue plus craintive, mais je n'ai pas réfléchi ; d'instinct je suis venue. Oh ! ne me repoussez pas... Voyez, je ne puis retourner sur mes pas dont la neige qui tombe a effacé toutes traces. Je me ferai aimable et gracieuse si vous me recevez parmi vous. Vous ne me connaissez pas ? Pourtant, je ne me sens pas au milieu d'étrangers et je vois d'ici quelques sourires qui ne me sont pas inconnus. Je suis heureuse de donner une poignée de main à l'aimable Gilberte. C'est dans les montagnes du pays aux trente pieds de neige que je l'ai connue et aimée. Cette autre collaboratrice fut une compagne d'enfance, une amie souvent revue. Je vois encore quelques personnes dont l'amitié m'a déjà été chère. Enfin, je suis en pays de connaissances et je serais heureuse de rompre avec vous le pain béni de l'amitié... Mais que vois-je ?... De la pluie !... Vite... Au revoir ! A la bordée prochaine. GISELE.

Les plus hautes louanges ont été méritées par les Pilules de Hood pour leur action facile et effective. Tous les pharmaciens en vendent. Prix : 25 centins.



GALERIE CANADIENNE.—L'HON. LOUIS-PHILIPPE PELLETIER

Secrétaire de la Province de Québec



L'HONORABLE M. Louis-Philippe Pelletier est jeune. Il a 34 ans. Déjà sa carrière a été bien remplie. Il est né aux Trois-Pistoles, vieille paroisse du comté de Témiscouata. Ses parents appartenaient à deux anciennes familles de France.

Son père est l'honorable M. Pelletier, conseiller législatif ; sa mère est dame Caroline Casault. Elle est de la famille qui a donné au Canada le révérend M. Louis-Jacques Casault, fondateur de l'Université Laval, et l'honorable juge Napoléon Casault. Les Casault comptent dans leurs rangs un type historique. L'un des leurs, après la guerre du Canada de 1759, continua à faire la bataille aux Anglais pour son propre compte : il sut leur donner du fil à retordre. Curieuse coïncidence, le père de l'honorable secrétaire provincial représente aujourd'hui, au Conseil législatif, la division de Granville. Or, c'est de la jolie ville de Granville, baie du Cancale, que nous sont venus les Casault.

M. Pelletier fit un brillant cours d'études au collège de Sainte-Anne de la Pocatière, et entra à l'université Laval. Là, ses talents se montrèrent sous un nouveau jour. Il reçut tour à tour les degrés de bachelier ès-arts, de licencié en droit avec distinction ; obtint à force de travail le prix Tessier et à la fin de son cours de droit mérita la récompense la plus recherchée par les étudiants, la médaille d'or du marquis de Lorne, gouverneur général du Canada.

On ne pouvait faire mieux, et les débuts de ce jeune promettaient.

Ils tiennent parole. M. Pelletier fit son cours de droit chez le lieutenant-gouverneur actuel, l'honorable M. Angers. Sa vie d'étudiant fut consacrée à l'étude. Quand vinrent les examens requis pour l'admission à l'exercice de la profession, il fit

comme il avait fait à l'Université-Laval, il les passa avec grande distinction. Survint la crise de 1878. L'honorable M. Angers, son ex-patron, prit alors son ancien clerc comme secrétaire particulier.

Peu après, M. Pelletier épousa mademoiselle Adèle Lelièvre, fille de feu M. Siméon Lelièvre, qui fut batonnier du barreau de Québec. Cette femme, aussi courageuse que charmante, a fait preuve dernièrement d'un sang-froid incroyable lors de l'accident du chemin de fer de Lévis, qui nous a enlevé le député de Kamouraska, aux Communes, M. Alexis Dessaint, et tant d'autres citoyens distingués. Prise sous les débris et retirée à temps, elle oublia qu'elle avait failli être victime pour ne plus se rappeler que du zèle de la sœur de charité. Elle donna ses soins aux nombreux blessés, ses compagnons de voyage. Voilà bien la femme dans son rôle, et son genre de courage en vaut bien d'autres.

M. Pelletier a exercé le droit en société avec l'honorable juge Blanchet, puis avec M. Amyot, député aux Communes. Il est aujourd'hui à la tête du bureau Pelletier et Fontaine. Sa clientèle est sûre, excellente et bien servie.

L'étude approfondie de la jurisprudence n'enlevait pas à M. Pelletier le goût des choses de la politique. Jusqu'en 1886, il fut le président du club Cartier. Puis il entra dans le mouvement national, et prit part à toute cette agitation, se prodiguant partout où sa parole était requise sur les hustings, partout où sa plume pouvait rendre service à cette cause, dans un journal.

Le 14 octobre 1886, il se présentait à Témiscouata : il y subissait une défaite. Il se retourna vers les Trois-Rivières, où il était demandé. Une majorité de douze voix se déclara contre lui, aux élections générales du 22 février 1886. En mai 1888, il fut nommé conseiller législatif pour la division Lauzon. Son rôle, dans cette branche de la législature, fut à la hauteur de la mission que lui

avait donnée ses chefs, mais le calme de la chambre haute n'allait pas à cette nature ardente.

Il donna sa démission et se présenta dans Dorchester pour l'Assemblée Législative. Une élection par acclamation l'y attendait. En 1890, les électeurs de ce comté le réalisaient de nouveau — comme conservateur national — par une majorité de 956 voix. Ce fut lors de la session qui suivit cette élection que l'honorable M. Pelletier se sépara de l'honorable M. Mercier, premier ministre. Nous ne reviendrons pas sur les péripéties de cette lutte : ses moindres détails sont encore présents à la pensée des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. D'ailleurs, nous ne sommes pas un journal politique : nous renseignons ; voilà tout. Ce que l'on se plaît à appeler — à tort ou à raison — le coup d'Etat eut lieu. M. Pelletier se représente devant l'électorat, avec le titre de ministre. Il venait de prêter le serment d'office comme secrétaire de la province de Québec. Les électeurs de Dorchester le réélirent par près de 1400 voix de majorité.

En chambre, M. Pelletier occupe une haute position. Il manie bien les deux langues, argumente serré, riposte ferme et connaît son droit parlementaire.

Comme orateur, la citation suivante peut donner une idée de ses études, de sa tournure d'esprit et de son éloquence.

Cela se passait lors des dernières fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, à Québec. Appelé à parler au nom de l'Assemblée Législative, l'honorable M. Pelletier, dit entre autres grandes et belles choses, ces magnifiques paroles qui marqueront dans l'histoire de l'éloquence canadienne.

“ Les idées de persécution et d'intolérance ont fait leur temps, et aujourd'hui les peuples intelligents marchent vers leurs destinées en respectant toutes les libertés légitimes.

“ Nous sommes de ce nombre, nous, et c'est l'Eglise catholique qui nous enseigne à en être. Un jour, il y a de cela cinq ans, il y avait devant la basilique de Notre-Dame de Québec une foule immense, qui, la joie au cœur, attendait un grand événement. Tout ce peuple, venu des quatre coins de la province, était massé comme une grappe humaine, et, à perte de vue, la foule ondulait,

Comme au souffle du Nord un peuple de roseaux.

“ Sur une haute estrade, entourée de banderoles, de verdure et de magnificence, un homme monta, qui tenait un sceptre d'or dans sa main et qui avait une auréole sur le front. Sa droite se leva, et tout ce peuple comprit qu'il fallait se mettre à genoux pour recevoir d'en haut le *Benedicat vos omnipotens Deus*.

“ C'était la voix du premier cardinal du Canada qu'on avait entendue, et cette pourpre romaine nous disait que le Père des fidèles était content de nous, puisqu'il nous bénissait par l'entremise d'un prince de l'Eglise. Quel gage de grandeur et d'avenir est tombé ce jour-là sur nous, du haut de cette estrade, et comme nous avons bien compris notre mission comme peuple chrétien appelé à vivre au milieu des autres races et des autres croyances.

“ Eminence, les cinq années qui se sont écoulées depuis lors, ont encore ajouté à l'éclat de vos vertus. Et, pour vous conserver plus longtemps à l'amitié de votre peuple, on vous a donné un prince de la théologie pour vous aider et pour marcher à vos côtés durant les années qu'il vous reste à nous consacrer.

“ Je prie Dieu, au nom de la législature de Québec, que vous restiez encore longtemps avec nous et que votre grande voix nous indique encore longtemps aussi le droit chemin qu'il faut parcourir quand on veut être fidèle et bon.

“ Ayez confiance et continuez à ne pas craindre les jours d'épreuve pour l'Eglise du Canada. Quelquefois votre vaisseau tremble et descend, mais la vague qui le pousse dans l'abîme le reportera bientôt vers le ciel.

“ Maintenant, c'est vers vous que je me retourne, mon amiral, vers vos officiers, et à tous je vous souhaite la bienvenue au nom de la Législature. Canoniers de l'Aréthuse et marins du *Hussard*, vous êtes tous les bienvenus chez nous. Salut à vous, amiral et officiers de la marine militaire aux trois couleurs. Vous portez sur les mers

les destinées d'une patrie qui a cessé d'être la nôtre, mais que nous n'avons pas cessé d'aimer.

"On dit que les marins, accoutumés à se faire bercer par le mouvement cadencé du vaisseau, croient sentir encore osciller le sable sous leurs pieds quand ils viennent au rivage. Mais vous n'avez pas dû subir cette illusion en mettant les pieds sur le sol de Québec ; car cette terre est solide, messieurs : elle repose sur les ossements des vôtres qui sont venus ici mourir pour la France et pour nous.

"Nous avons longtemps pleuré votre départ et nous avons bien souffert depuis. Mais Dieu a entendu nos prières : il entend tout soupir sincère et il achève toute larme que l'on commence pour lui. Sur une des plus grandes places de Paris, vous avez, dit-on, les statues de toutes les provinces françaises, celle de l'Alsace et Lorraine comme les autres. Sur cette dernière, vous avez mis des insignes de deuil, et tous les matins des mains pieuses vont y déposer des fleurs. Nous autres, nous avons dans nos cœurs la statue de la France ; les fleurs que nous y déposons, c'est la prière que nous avons continué à faire comme vous nous l'aviez apprise, c'est votre belle langue que nous continuons à parler tous les jours en souvenir de vous.

"Venez nous voir souvent ! J'espère qu'à votre prochain voyage, lorsque vous détournerez la pointe Saint-Joseph et que vous salerez la ville comme vous l'avez fait vendredi matin, vos cœurs tressailleront d'allégresse, car vous apercevrez, perché comme un aigle sur le haut promontoire, un bronze superbe qui vous rappellera le souvenir d'un des vôtres qui fut un grand fondateur—le souvenir de l'homme qui nous a donné Québec, la capitale du Canada catholique et français."

On ne ne saurait tenir un langage plus noble, plus élevé ; on ne saurait être plus grand genre.

Que l'honorable M. Pelletier conserve cette note : c'est la bonne, c'est la seule. En ce faisant, son nom restera parmi nos orateurs et nos penseurs.

Z....

UN PLEBISCITE

Le *Paris-Province*, organe d'une académie du même nom, pour le progrès de la décentralisation littéraire et un appui moral et effectif à donner aux jeunes, artistes ou littérateurs, est une revue mensuelle, publiée à Paris, No 1, rue du Printemps, au prix de une piastre et soixante centimes par an. L'aimable rédacteur en chef, M. Armand Bourgeois, de la société des Gens de Lettres, nous écrit ce qui suit :

31 octobre 1892.

Monsieur et cher confrère,

Je sais que vous et vos lecteurs vous avez le sang français et l'âme française. Aussi, je n'hésite pas à m'adresser à vous, pour vous prier de faire connaître dans votre publication, un concours à l'esprit bien français que nous venons d'ouvrir.

J'ai l'honneur de joindre ici notre programme.

Et puisque je viens de parler de l'*Académie de Paris-Province*, est en train de faire plébiscite, avec cette question : "Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?"

Voulez-vous bien me faire le plaisir d'y répondre ?

Nous publierons d'ailleurs les réponses à un moment donné.

Veillez agréer, monsieur et cher confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

ARMAND BOURGEOIS.

Pierry, près Epernay (Marne).

Il nous est très agréable de donner la publicité du MONDE ILLUSTRÉ à cette originale idée du confrère parisien. Plus que cela encore, si quelques-uns de nos lecteurs... ou lectrices... avaient le désir de nous communiquer des votes sur son plébiscite si gentil—adressés : LE MONDE ILLUSTRÉ, Montréal, sous la rubrique *plébiscite*—nous serons enchantés de lui en transmettre le rapport, ou tout au moins le sentiment de la majorité.

Quant au grand concours annuel du *Paris-Province*, ouvert du 15 octobre 1892 au 15 mars 1893, il est en trois sections : Littéraire, Artistique et Musicale. Littéraire, avec sujet libre ou sujets imposés. Sujet à traiter en prose ou en vers :

1o. De l'Influence de la Femme pendant la Révolution ; 2o. De l'Influence de la Femme dans la Société actuelle ; 3o. Eloge d'André Chénier ; 4o. Bataille de Wattignies ; Artistique, avec sujet libre, peinture ou sculpture ; Musicale, voir programmes.

Les demandes de programmes et renseignements divers, pour tous les concours, seront faites exclusivement à Paris, à Mme Elisa Bloch, statuaire, 1, rue du Printemps ; en Province, à M. Armand Bourgeois, à Pierry-Epernay (Marne).

JULES SAINT-ELME.

SOUVENIRS DE VACANCES

Saint-François ! Saint-François ! ce cri me rententit au cœur comme si j'eusse entendu : *Amis, amis*, c'est bien cela, ce sont en effet de bons amis qui m'attendent ici, cette bonne famille, toujours prête à recevoir à sa large et réconfortante hospitalité le touriste fatigué qui vient se réfugier dans son sein.

Pendant les effusions, qui furent longues et sincères, le train était parti, il fallait faire comme lui et je réclamai ma malle. Mais, ô déception qui sera comprise de tous ceux qui se sont trouvés dans le même cas, pas de malle ! plus de malle ! Troublé sans doute par quelque responsabilité inusitée qui pesait sur lui, le conducteur du train avait perdu la tête... et mon bagage. Pendant que je me répandais en lamentations inutiles, le train disparaissait, et le sifflet fugitif laissait échapper un petit cri aigre et moqueur, comme pour insulter à mon infortune. Je dois ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que grâce aux obligeantes démarches du chef de gare, je retrouvai le lendemain, c'est-à-dire après vingt-quatre heures d'angoisses *seulement* mon colis sain et sauf.

Je vous dirai qu'ici nous sommes en pleine campagne, le chemin du roi est encore au naturel, il n'y a même pas de trottoir, il est peut-être, un peu tortueux et bordé de hautes maisons de bois toutes bâties sur le même plan ; mais comme il ne faut pas juger les gens sur la mine, a-t-on dit sagement quelque part, je crois qu'on pourrait en dire autant de l'extérieur des bâtisses ici : autant la façade des maisons est de piètre apparence, autant l'intérieur est joli et coquet.

A défaut du Saint-Laurent, on jouit d'un panorama superbe : des champs de blé, d'avoine, des prairies immenses, des bosquets touffus se déroulent à perte de vue ; ça et là de petites taches blanches parsèment ce lac verdoyant, c'est la rivière du Sud qui scintille au soleil. Il y a, au bord de la rivière, un coteau qui m'attirait souvent. Tous les jours, j'arborais mon chapeau-ombrelle, et m'en allais à travers les blés et les avoines blondissantes. Quel endroit enchanteur ! Une fraîche petite allée qui s'en va en serpentant avec caprice sous l'ombrage continu des érables, des trembles et des sapins ; de ci, de là, cet ombre est déchirée par un gai rayon de soleil.

Des branches mortes, à demi cassées, pendant ça et là aux arbustes, étendaient leurs petits rameaux grêles chargés de feuilles sèches.

Dans le sable du chemin, par longues lignes irrégulières, de l'herbe drue où pointent de petites fleurs blanches ou jaunes, la marguerite et sa compagne "the sweet buttercup."

A distance les unes des autres quelques roses sauvages et retardataires, mettent leur note rouge dans la symphonie générale du vert.

Assise sur une grosse roche mousseuse, ayant pour dossier un sapin énorme, j'aimais à écouter, rêveuse, les bruits de la nature, la chanson des sauterelles, sans relâche, montant des champs embrasés par le soleil d'août. Des mouches voquant dans l'air sur leurs ailes de gaze bourdonnaient gaiement à mes oreilles ; puis, par intervalles, m'arrivaient les rudes voix des moissonneurs, qui travaillaient de l'autre côté de la rivière. Devant mon regard passait un papillon bleu qui voltigeait, montait et descendait, s'arrêtait soudain sur les fleurettes et soudain d'un brusque coup d'aile s'enlevait au-dessus des frondaisons qui murmuraient doucement.

A deux pouces de mes yeux, une foule de fourmis, de bourdons, d'insectes de toutes sortes étaient

à l'œuvre. Quelle activité, quel brouhaha !... Vraiment, à les voir, à les entendre on se croyait dans une assemblée parlementaire !

Tous ces bruits concouraient à former une magique harmonie qui me berçait et me ravissait. J'aimais à me prélasser sur la mousse épaisse et verte et à contempler, mue par un sentiment inexplicable, les points bleus que les branches, en se remuant, me laissaient apercevoir.

Campagne chère, ton seul souvenir m'enivre encore, et je continue ici, à la capitale, mes charmantes rêveries.

Devant mes yeux, passent les visions d'heureux avènements !

Et le souvenir des mauvais jours me rend plus douces ces espérances !

FAUVETTE.

ERRATA

Dans la dernière poésie de M. W. Chapman, au lieu de :

Vers celui qui chantait, une sébile à la main, lisez :

Vers celui qui chantait une sébile en main.

Dans le poème de M. De LaMorinerie, lire comme un canon et point comme en canon ; un simple *aillet*, au lieu de *aille*.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de NOVEMBRE a eu lieu samedi, le 3 décembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	13,252....	\$50.00
2e prix	No.	25,414....	25.00
3e prix	No.	27,919....	15.00
4e prix	No.	14 193....	10.00
5e prix	No.	13,188....	5.00
6e prix	No.	10 679....	4.00
7e prix	No.	20,438....	3.00
8e prix	No.	15 949....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

11	1,749	7,473	13 575	20,856	29,135
23	2 317	7,696	15,047	21,006	29,900
58	2 452	8,619	15,442	21,245	32,281
59	3,774	9 232	16 311	22,242	32,366
66	4,800	9,719	16 522	22,425	33,734
186	5,720	9,891	16,692	22,469	34,078
231	5,784	9,938	16 748	22,684	34,130
300	5 795	10,347	16 806	23 863	35,121
343	5 886	12,143	18,208	26,776	35,604
366	6,115	12 395	18,498	27,233	35,963
631	6,515	12,651	19,274	28 644	37 308
708	6,642	12,792	19 509	28 657	38 040
824	6,735	12,835	19,841	28,799	39,209
1,005	6,995	13,195	20,789	29,055	39,961
1,745	7,404				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

LA CAUSE DU RHUMATISME

Les médecins prétendent que cette cause existe dans un certain acide contenu dans le lait sur et le cidre. En s'accumulant dans le sang, cet acide attaque les tissus fibreux des articulations et engendre des douleurs atroces. Ce qu'il faut alors c'est un remède pour neutraliser l'effet de cet acide, donner de la force aux rognons et au foie et toute cette rouille du sang disparaît. Le Sarspareille de Hood est chaudement recommandé par plusieurs personnes qu'elle a guéries du rhumatisme. Elle possède toutes les qualités requises à cet effet, et purifie le sang au point de prévenir toute attaque subéquent de rhumatisme. Nous conseillons à tous ceux qui souffrent de rhumatisme d'essayer de la Sarspareille de Hood.



Tombeau de Bougainville



VICTOR HU



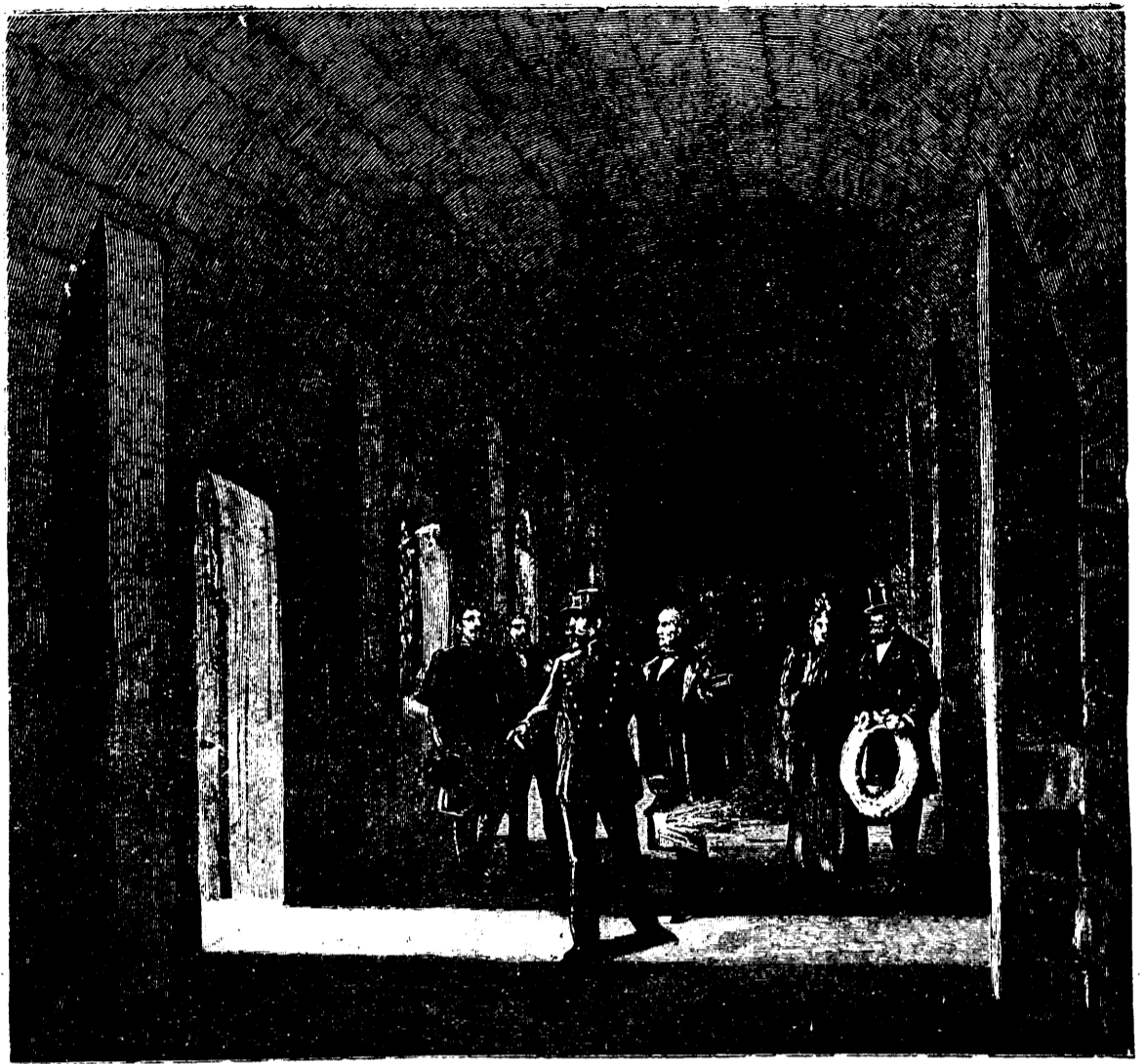
Tombeau de Voltaire



Tombeau de Carnot, Marceau, LaTo



HUGO.



Grand couloir des bas côtés



La Tour d'Auvergne et Baudin



La galerie des échos



CHANSON D'AMOUR

Si tu savais ô ma charmante !
 Quel songe insensé me poursuit,
 Quel désir brûlant me tourmente
 Et me tien éveillé la nuit....
 Sur tout, si tu savais, mignonne,
 Qu' ma peine me vient de toi,
 Ton œil où la fierté rayonne
 Se ferait doux et bon pour moi.

Si tu savais, ô mon idole !
 Que parfois sur ton front béni
 Je vois surgir une auréole
 Au rayonnement infini....
 Surtout si tu savais, mignonne,
 Quel est mon trouble et mon chagrin,
 Ton front où la bonté rayonne
 Serait pour moi calme et serein.

Si tu savais, ma b'en-aimée,
 Quel amour j'ai là, dans le cœur,
 Ta bouche fraîche et mi fermée
 N'aurait plus ce rire moqueur.
 Surtout si tu savais, mignonne,
 Que mon cœur t'aime à se briser,
 Ta levre où la beauté rayonne
 Viendrait s'offrir à mon baiser.

Josephs Malin

ÉTUDES HISTORIQUES

SŒUR MARIE BARBIER

(Suite et fin)



Il fut donc une véritable joie pour elle d'accepter cet humble emploi, lorsqu'on le lui offrit. Plus tard, on lui confia la direction des fermes de la communauté à la Pointe-Saint-Charles et à Verdun. Cinq ans après avoir fait sa profession, on la désigna pour aller jeter les bases de l'établissement de l'île d'Orléans, et peu

après, pour fonder la maison de la Providence, à Québec. Elle demeura environ six ans dans ces deux établissements.

En 1691, elle revint à Montréal ; l'année suivante, aux premières élections qui eurent lieu, elle est élue assistante de la sœur Bourgeoys.

La sœur Bourgeoys, déjà âgée et épuisée par les fatigues qu'elle s'était imposées depuis la fondation de son institut, demanda à ses sœurs de la remplacer dans sa charge de supérieure, et les pria d'élire la sœur Barbier. On se rendit à son désir.

Après son élection, la sœur Barbier n'eut plus qu'une idée fixe : souffrir pour sa communauté. "Ce désir si ardent de souffrir pour sa communauté, dit l'auteur de la *Vie de la sœur Bourgeoys* (*), ne se termina pas dans la sœur Barbier à de simples protestations ou à des sentiments stériles. Il lui fit embrasser, dès qu'elle fut élue supérieure, des mortifications effrayantes, dont le récit devrait passer pour incroyable, s'il n'avait été attesté par des témoins oculaires tout à fait dignes de foi. L'une de ces pratiques ordinaires était de prendre la discipline presque tous les jours, pendant une demi-heure, quelquefois pendant une heure entière. Elle se servait pour cela d'un fouet de cordes, armés de crochets de fer, qui la mettaient tout en sang ; en sorte que souvent, sentant ses forces épuisées par la violence excessive de la douleur, elle se voyait sur le point de tomber en faiblesse. Non contente de ces cruelles rigueurs,

elle portait continuellement quelque instrument de pénitence, pour n'être jamais sans douleur. C'était tantôt un rude cilice de crin, tantôt un instrument de fer en forme de croix, hérissé de pointes, qu'elle mettait sur sa poitrine. Elle usait aussi de ceintures de fer, de bracelets de même matière, d'un corset garni de pointes, et d'autres semblables inventions de sa ferveur. L'hiver, elle ne prenait presque aucune précaution contre le froid, et si quelquefois elle se présentait devant le feu, au lieu d'y chercher quelque soulagement, elle s'en approchait de si près, que c'était pour en être comme rôtie toute vivante, ce qu'elle faisait surtout lorsqu'elle était sans témoin. Enfin, ces souffrances, qui dureraient tout le jour, ne suffisant pas à son grand esprit de mortification, elle prenait mille précautions pour les prolonger en quelque sorte pendant la nuit, se couchant ordinairement sur le plancher, sans autre couverture que sa robe, même en hiver ; ou ayant soin, si elle se mettait au lit, de s'y coucher sur une planche très étroite, et d'autres fois sur une croix garnie de pointes de fer."

Ces excès de mortification—car Dieu n'en demande pas autant d'une faible créature—que la sœur Barbier s'imposa furent cause qu'elle souffrit plus tard de diverses infirmités. Un cancer, dont elle guérit d'une manière toute miraculeuse, était probablement une des suites de ces rigueurs corporelles.

En mai 1697, au moment de partir pour faire la visite de la maison de Québec, la sœur Barbier se vit priée par ses compagnes d'aller en pèlerinage à Saint-Joseph de la Pointe-Lévis, pour demander la protection de ce saint pour la communauté. Elle se rendit avec empressement à ce désir.

Le 24 juin 1698, la communauté reçut de Mgr de Saint-Vallier la nouvelle règle religieuse qui lui était donnée. Suivant cette nouvelle règle, les religieuses devaient laisser leur nom de famille qu'elles avaient porté jusque-là, et se choisir un nom de religion. Marie Barbier prit celui de Sœur de l'Assomption.

Pour se conformer encore à la nouvelle règle, les élections eurent lieu le lendemain, le 25 juin 1698. La sœur Barbier fut remplacée par la sœur du Saint-Esprit (née Marguerite Lemoyne).

Depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, qui arriva le 19 mai 1739, nous trouvons fort peu de choses sur la sœur Barbier dans les lettres conservées aux archives de la communauté Notre-Dame. Il est permis de supposer, sans crainte de se tromper, qu'elle continua de mener la même vie de zèle et de dévouement. Elle s'éteignit avec le respect général de la population, non-seulement de Ville-Marie, mais de toute la Nouvelle-France, et avec la réputation d'une sainte.

G. A. Dumont

Correspondance

AU SUJET D'UN PLAGIAT

Monsieur le Rédacteur,

Vous nous trouverez importuns, sans doute, mais nous venons frapper à votre porte pour vous dire que des filous se sont introduits chez vous.

Oui ! il y a quinze jours, un méchant larron pénétrait dans votre intérieur et y faisait des siennes, à votre insu.

Dans la crainte que semblables scènes ne se renouvellent et pour que vous puissiez en faire bonne justice, nous voulons, monsieur, vous dénoncer le coupable.

Voici, sans plus d'ambages. Un vilain drôle trompait, naguère, votre bonne foi, en sollicitant dans vos colonnes une place à laquelle il n'avait aucun titre ; en obtenant, surtout, un coin qu'il remplissait, le misérable, des rimes d'un poète assez peu connu au pays, mais qui n'en conserve pas moins des droits imprescriptibles sur ses vers comme sur son bien propre. J. Arthur, c'est le

nom de plume du plagiaire, avait sans doute le volume du poète en question. Il y lut le petit poème qu'adresse un bon vieux prêtre à sa soutane, et, comme il était désireux de dire quelques bonnes paroles à la sienne propre, il ne crut mieux faire que d'en copier quelques vers dont il se composa un bouquet odorant, persuadé qu'il ne pourrait trouver mieux et que seul, certainement, il ferait plus mal.

Pour dérouter toutes recherches, en cas qu'on ne le soupçonnât de fourberie, il tira vingt-cinq vers des quarante premiers du poème sus-dit, les coordonna au meilleur de son jugement, leur apposa sa griffe et, modestement, vous les expédia. Mais avant tout, nous brûlons de démasquer ses artifices grossiers. Après sa prétendue pièce, dans votre numéro du 26 novembre, veuillez lire celle de M. A. Devoille, le véritable auteur, dont il s'est si amplement inspiré.

UN VIEUX PRÊTRE A SA SOUTANE

O toi, qui fais la joie et l'honneur de ma vie,
 Immortelle livrée, ornement précieux,
 Dont le divin p'tron fut taillé dans les cieux,
 Reçois les humbles vœux que mon respect t'adresse
 Sujet de ma terreur, objet de ma tendresse,
 Tu le sais, dès le jour que je pus revêtir
 Ton deuil sacré, jamais le moindre repentir
 Ne m'a fait reporter un regard en arrière.
 Tout en posant le pied au seuil de la carrière,
 Je savais quels périls, quels combats m'attendaient.
 De la croix sur mon front les deux bras s'étendaient :
 Signe du sacrifice. Aussi dans ma jeune âme
 Descendait la vigueur, s'allumait cette flamme
 Dont chaque jour devant augmentait le foyer.
 Mais je vieillis : bientôt il me faudra plier
 Ma tenace voyageuse et quitter cette terre.
 Laisse, laisse-moi donc, ô confidente austère !
 Sur les ans écoulés, avec toi reveuir,
 Faire, en tremblant, mon compte et sonder l'avenir.

* *

Oui, mon cœur devant Dieu se rend ce témoignage :

Aucune vue humaine, aucun désir peu sage,
 Aux parvis du Seigneur ne conduisit mes pas.
 Pour moi le sacrifice avait seul des appas ;
 Le sacerdoce était une arène, une lice,
 Je voyais apparaître, au bout de la milice,
 Ou l'honneur du martyr, ou le sceau du proscrit.
 Je voulais vivre, agir, mourir pour Jésus-Christ.
 Et ce but m'enflammait. O jours de la jeunesse !
 O primitive ardeur ! ô pieuse allégresse !
 Que vos charmes sont grands ! que vos transports sont
 Fier de ma noble tâche, et saintement jaloux [Joux !
 Je ne visais qu'à Dieu, qu'à Dieu seul. Mon envie
 Était de parcourir la route qu'ont suivie
 Ces apôtres fervents, ces prêtres glorieux,
 Que la terre admira, que couronnent les cieux :
 Paul, Augustin, Bernard, Charles, Vincent, Jérôme,
 Fleurs qui sur nous encor répandent leur arôme,
 Gloires du sacerdoce, exemples accomplis,
 De leurs grands souvenirs mes sens étaient remplis,
 J'acceptais leurs combats, j'enviais leurs souffrances.
 J'avais le même but, les mêmes espérances ;
 Je devais pas à pas les suivre : trop heureux
 Si je pouvais un jour être avoué par eux.

(Echos de ma lyre)

M. A. DEVOILLE

Inutile d'ajouter que nous ne vous jetons aucun blâme, monsieur le rédacteur ; au contraire, nous proclamons, avec Sganarelle, que vous n'êtes pas tenu d'être au courant de tous les vers qui ont été publiés, ou le sont journellement ; une telle science serait merveille. Nous admirons plutôt la généreuse confiance que vous accordez à chacun de vos correspondants. Elle vous honore ; et vous faites bien, car nous aimons à croire que tous vous envoient leurs œuvres et que les imposteurs du calibre de J. Arthur sont des oiseaux rares.

Nous ferions volontiers ressortir l'audacieuse effronterie de ce petit monsieur, qui ne craint pas de tromper des milliers de lecteurs ; ainsi que ses vues ambitieuses, qui lui ont fait désirer les honneurs de la publicité par des voies aussi peu dignes. Mais nous ne voulons pas abuser de votre bonté, monsieur le rédacteur.

Toutefois, avant de le quitter, le misérable, que toutes les malédictions grecques et romaines, lancées sur les gueux qui lui ressemblèrent autrefois, retombent sur lui. Et vous, M. A. Devoille, poète outragé, vous avez un point nouveau de similitude avec le doux Virgile, et si vous étiez encore vivant, ah ! alors, publiez sans plus remettre un nouvel *Sic vos non vobis*, qui fasse se cacher, de honte et de dépit, le pirate qui vous pilla si cavalièrement.

(*) Tom II, page 118. Mame. imprimeur, Tours, 1850.

Monsieur le rédacteur, nous vous remercions vivement. Nous avons été plus longs que nous ne l'aurions voulu. Puisse la leçon n'en être que meilleure, l'exemple plus frappant.

ARMAND ET ALFRED.

NOTES ET FAITS

Curiosités Scolaires

Il fut un temps, dit le *Musée des familles*, où dans le monde des écoles parisiennes les noms de *galoche*, *galochés* ou *galochiers* constituaient une injure. On appelait ainsi les écoliers externes des divers collèges, qui, n'ayant pas le moyen de payer leur pension dans un de ces établissements, allaient tous les jours de chez leurs parents ou de quelque pauvre logis à l'école et portaient des *galoches* pour se défendre du froid en hiver, et de la boue, qui, à cette époque où les rues étaient fort mal pavées, abondait à Paris.

Selon Baif, le mot *galoches* vient de *gallica*, *gallica*, espèce de chaussure, dont les Gaulois usaient en temps de pluie.

* * * *

Les inventions féminines

C'est Proud'hon qui a dit que la femme n'avait même pas inventé sa quenouille.

Un journal américain s'inscrit en faux contre cette négation des qualités créatrices de l'intellect féminin. Il ne se contente pas de rappeler que la femme du père Hyacinthe a inventé un corset perfectionné, et l'ex-impératrice Eugénie une "tour-nure," il affirme qu'à l'heure actuelle le nombre et la variété des innovations imaginées par le beau sexe sont infinis. Pendant la seule année 1891, 400 demandes de brevets d'invention ont été faites par des femmes américaines. L'une de celles-ci a inventé une combinaison tendant à amortir le tapage des roues de chemin de fer, cela dans l'intérêt des voyageurs ; une autre système tendant à empêcher les étincelles des locomotives de se répandre et de communiquer le feu.

Parmi les inventions féminines, notre confrère cite encore un radeau et une échelle de sauvetage, un nouveau genre de patins, et un aérostat ; mieux encore, une invention généreusement destinée à perfectionner l'habillement des hommes ; un nouveau genre de bretelles ! . . .

* * * *

L'exposition de Chicago

Parmi les objets exposés, rappelant l'époque de Christophe Colomb, on pourra admirer plusieurs documents d'un véritable intérêt historique. On verra, par exemple, le contrat par lequel l'Espagne et le Portugal reconnaissent à Colomb et à ses héritiers la huitième partie des terres découvertes par le célèbre navigateur (on se contenterait à moins). On verra également les originaux des pièces se rapportant à ses deux premiers voyages, vingt-neuf lettres écrites de la main de Colomb, la première carte de l'Amérique de Juan de la Cosa, son pilote (dont on fait en ce moment une reproduction en photogravure) ; des ouvrages de Marco Polo (*De Imagine mundi* et *Cosmographia*), annotés par Colomb.

Le gouverneur allemand prête, pour la durée de l'Exposition, le célèbre globe de Martin Behaim, de la bibliothèque de Nuremberg ; la reine Victoria a promis de prêter la carte de Léonard de Vinci, où le nom d'Amérique figure pour la première fois.

* * * *

Le supplice de Tantale

On connaît le procédé infailible qu'emploient les confiseurs parisiens pour empêcher leurs vendeuses de se livrer à une consommation exagérée des délicates sucreries dont elles ont la manipulation : ils les autorisent à en croquer à discrétion.

Pendant les premiers jours, ces demoiselles, on le conçoit, donnent largement carrière à leur pécéd mignon de gourmandise, mais bientôt le dégoût vient avec la satiété et c'est une véritable horreur

que professent ensuite pour les bonbons les gracieuses personnes qui nous les vendent.

Les confituriers russes, eux, ne se montrent point si profonds psychologues et pour combattre chez leurs employées une gourmandise nuisible à leurs intérêts, ils se contentent de leur appliquer . . . une véritable muselière morale.

Elle consiste dans l'obligation où sont tenues les jeunes personnes occupées à la confection en grand des confitures de chanter constamment, sans jamais s'arrêter, une chanson spécialement composée à leur intention.

De cette façon, il leur est impossible de grignoter les fruits qu'elles épluchent, mais, ce qui constitue un vrai supplice de Tantale, c'est que la fameuse chanson exalte justement les qualités des fruits et le plaisir qu'on éprouve à les manger.

Oh ! les raffinements de l'âme slave !

* * * *

L'instruction des femmes

Voici, sur cet important sujet, une observation bien juste d'un journal parisien. Cette observation, il est à peine besoin de le faire remarquer, s'applique avec autant de vérité aux jeunes Canadiennes qu'à leurs cousines de France.

Le niveau de l'instruction donnée aux femmes tend toujours à s'élever. Nous ne saurions nous en plaindre, cependant nous regrettons que dans cet encombrement de science, de littérature, de musique et de peinture, on ne trouve plus la place pour enseigner à nos jeunes filles l'art du ménage. Pourtant, s'il en est un qui soit utile dans n'importe quelle position sociale, c'est celui là. Être intelligente et cultivée est bien ; mais de plus, être adroite soigneuse, économe et même un peu cordonbleu, c'est parfait.

Enfin, que l'on fasse chez soi les confitures ; et par cela j'entends toutes les modestes petites choses de cette importance ; ou qu'on les fasse faire sous ses yeux, ce qui est encore plus difficile, il ne faut jamais oublier le but qu'on se propose : de rendre à son mari sa maison plus agréable que n'importe quelle autre.

* * * *

Blondes et brunes

M. Anatole France se passionne à rechercher des échantillons de la menue littérature galante, à la mode au siècle dernier. Il publie, dans *l'Univers Illustré*, ces vers qui ne manquent pas de charme, certes :

Le blond ajoute à la beauté
Un doux attrait qui nous enchante,
Pour nous peindre la volupté,
On voit une blonde touchante ;
On vit les blondes constamment
Soumettre les vainqueurs du monde,
Et quand l'Amour se fit amant,
Ce fut en faveur d'une blonde.

En vain la brune a de l'esprit,
En vain le sel de sa saillie
Se mêle à tout ce qu'elle dit,
De ses attraits je me défie ;
Qu'elle inspire la volupté
Par une grâce sans seconde,
Je lui dis : Belle, en vérité,
Vous méritiez bien d'être blonde.

Comme le poète n'est rien moins que délicat envers les brunes, —voici, pour racheter son impertinente préférence, certain quatrain :

Vous êtes belle et votre sœur est belle
Entre vous deux tout choix serait bien doux :
On dit qu'Amour était blond comme vous
Et qu'il aimait une brune comme elle.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Moyen de rendre farineuses les pommes de terre.— Dans les familles où ce précieux tubercule est souvent consommé sous la forme la plus économique— en robe de chambre—rien de plus déplorable que de le trouver amolli, aqueux, ce qui nuit, à la fois, à son bon goût et à son apparence appétissante.

Les ménagères ont à leur disposition un moyen bien facile de prévenir cet inconvénient.

Il leur suffit pour cela d'avoir soin de ne mettre

leurs pommes de terre dans l'eau où elles se proposent de les faire cuire, que lorsque cette eau est en pleine ébullition.

Cuites ainsi, les pommes de terre, même de qualité défectueuse, deviennent farineuses, fermes et sont sensiblement améliorées.

Manière de faire un bon thé.—Écoutez les prescriptions suivantes pour faire un bon thé :

Il y a le thé noir et le thé vert : servez-vous du thé noir, car le thé vert, le meilleur, reste en Chine, et celui que l'on exporte n'est qu'un mélange de plusieurs espèces inférieures. Prenez plein une cuillère à café par tasse ; versez dessus de l'eau chaude, presque bouillante, que vous jetez de suite ; puis une seconde fois, versez de l'eau ayant la même température, que vous faites infuser mais jamais bouillir ; placez votre théière, en porcelaine, bien fermée, près du fourneau, pour que le thé ne perde ni sa chaleur, ni son bouquet ; laissez passer cinq minutes et buvez, mais sans sucre ni lait ; les gourmets, les Chinois, n'ajoutent jamais rien.

NOUVELLES A LA MAIN

Fin de querelle de ménage.

—Adieu ! crie la femme . . . Je pars . . . Je vais chez ma mère . . . Je resterai trois mois absente !

Le mari, calme.—Trois mois seulement ?

* *

La maîtresse. Savez-vous, Hélène, ce que firent les Israélites au sortir de la Mer Rouge ?

Hélène, qui a sept ans, après avoir réfléchi profondément :

—Ils firent sécher leurs vêtements.

* *

On discute la valeur respective des diverses boissons au point de vue de l'alimentation.

—Moi, fait X . . . , je connais un homme que le régime de la bière a fait vivre soixante-dix ans.

—Un brasseur, sans doute ?

—Non, un croque-mort.



Mme Amanda Paisley

Pendant plusieurs années une fidèle de l'église Episcopale Trinité, à Newburgh N. Y., dit toujours MERCI à la Sarsepareille de Hood. Elle souffrait depuis des années de l'Éczéma et des Scrofules sur la figure, la tête et les oreilles, ce qui la rendit sourde presque toute une année et affecta sa vue. A l'étonnement de ses amis, la

Sarsepareille de Hood

avait opéré une guérison, et maintenant elle entend et elle voit aussi bien que jamais. Pour plus amples détails sur son compte, s'adresser à C. I. HOOD, Lowell, Mass.

Les PILULES de HOOD sont faites à la main, et son parfaites de condition, de proportion et d'apparence.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

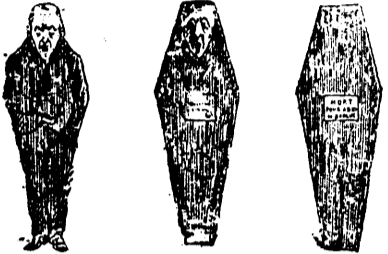
M. J. N. Lapiés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 7283.

VICTIME DE LA MÉDECINE BRÉVETÉE

Cinq bouteilles guérissent tous les maux.



1re bouteille 2e bouteille



3e bouteille 4e bouteille 5e bouteille

CHOSSES ET AUTRES

Parmi les curiosités de l'exposition de Chicago, sera une fille "forgeronne," Mlle Ray Beveridge, qui travaille actuellement de ce rude métier à San Francisco. Pendant la durée de l'exposition, la jeune fille travaillera chaque jour à la forge et montrera au public son habileté à manier le marteau sur l'enclume.

Les insignes royaux les plus précieux du monde sont ceux du Maharajah de Baroda, aux Indes. L'un de ses colliers contient 500 diamants dont quelques uns sont gros comme des noix. Ce Maharajah possède un tapis de 10x6 pieds tout fait de perles avec un gros diamant au centre et à chaque coin, et qui a coûté \$1,500,000.

Un savant anglais a calculé qu'il faudrait 15,500 livres de charbon à l'heure pour produire la chaleur exhalée par verge carrée de la surface du soleil — équivalant au travail d'un engin à vapeur de la force de 63,000 chevaux. Cette énorme consommation de combustible suffirait pour fondre une épaisseur de glace de 40 pieds à la minute à la surface du soleil.

Rushville, Schuyler Co., Ill., U. S. A., 14 février 1889. "J'ai souffert de la dyspepsie pendant plus de douze ans, et je n'hésite pas à dire que rien ne m'a fait autant de bien que le Diamond Vera Cara. Les premières doses me soulagèrent de la fatigue et du mal d'estomac, ainsi que de la mauvaise respiration du cœur, que le dit remède a fait cesser, et j'éprouve un grand mieux depuis que je prends le Diamond Vera Cara, et je le recommande sincèrement à tous ceux qui souffrent de dyspepsie et d'indigestion. — JOHN W. HAYES, Elder Union Baptist church." Chez les pharmaciens ou envoyé sur réception de 25 centins. Adresser : E. A. Wilson, Toronto.

Un certain nombre de jeunes filles résidant à Nottingham, Angleterre, ont décidé d'adopter la jupe courte, pour les temps de pluie ou de neige, pendant cet hiver. Elles ont convoqué un meeting, en envoyant partout des circulaires ; et, après de

fortes discussions, on a adopté la jupe courte de cinq pouces au moins au-dessus du sol. Vingt et une jeunes filles ont signé leur acceptation, s'engageant à revêtir cette jupe à la première occasion. Il est probable que d'autres villes les imiteront.

LA VÉRITÉ PURE

C'est ce qu'il faut à la Sarspareille de Hood—elle n'a pas besoin d'embellissement ni de sensation. Ce qui établit son mérite, c'est simplement ce qu'a accompli la Sarspareille de Hood. Si jamais vous n'avez compris ses avantages, une seule bouteille vous convaincra que c'est un grand médicament.

J'étais sourd depuis un an, des suites du catarrhe dans la tête, la Sarspareille de Hood m'a parfaitement guéri.—H. Hicks, Rochester, New-York.

Toutes les religieuses ne s'étiolent pas dans les couvents comme des fleurs qui vivent ce que vivent les roses.

On annonce qu'une religieuse vient de mourir dans un couvent de Rome à l'âge de cent quinze ans. Cette dame était entrée dans l'enclos saint après avoir vu dix-sept printemps, et pendant les quatre vingt dix-huit ans de sa vie contemplative, elle n'avait pas franchi une seule fois le seuil qui sépare la communauté du reste du monde.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C.-Alfred Chouillon Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER (Ancien élève de l'École Polytechnique) INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR 167, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

MUNN & CO
SCIENTIFIC AMERICAN
AGENCY for
PATENTS

A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO. 361 Broadway, New York.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.



LES TORTURES CORPORELLES

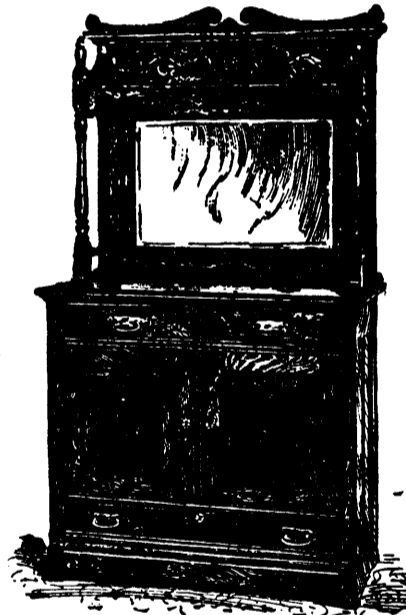
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

RENAUD KING & PATERSNO

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHÈNE seulement \$72.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez l'œil à ceci Demandez-la à votre agent de machine, à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adressez à GREENMAL BROS Manuf., Georgetown, Ont

Grand Tirage Monstre

Plus d'un demi-million distribué



Compagnie de la Lotterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, c. ses franchises d'actes, être partie de la présente contribution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix à treize mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La. "Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuel et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans les annonces.

Ed. Gagnier
J. F. Eudy
M. A. Hebert

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paieront tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre L. Lacombe, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Koan, Prés. Union National Bk

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

Aura lieu à l'Académie de Musique de la Nouvelle-Orléans,

MARDI, 13 DECEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$150,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$150 000 est.....	\$150,000
1 PRIX DE 40,000 est.....	40,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
2 PRIX DE 5,000 sont.....	10,000
5 PRIX DE 2,000 sont.....	10,000
25 PRIX DE 800 sont.....	20,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
300 PRIX DE 120 sont.....	36,000
500 PRIX DE 80 sont.....	40,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 2 sont.....	20,000
100 PRIX DE 12 sont.....	12,000
100 PRIX DE 8 sont.....	8,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	79,920
3,434 prix se montant à.....	\$530,920

PRIX DES BILLETS:

Billets complets \$10; Demis \$5; Cinquièmes \$2; Dixièmes, \$1; Vingtièmes, 50c; Quarantièmes, 25c.

Prix pour les clubs: la valeur de \$55 en billets pour \$30

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Etats nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAIS DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie ont été vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

PROLOGUE

LES INVISIBLES

Dix secondes après le flot jaillissait également en gerbes sous le poids d'Eclairer. Olivier d'Entraygues, bien qu'il ignorât comment se comporterait son cheval, n'avait pas hésité à suivre son adversaire. Mais cet acte de véritable courage dans la circonstance, à peine accompli, le jeune homme comprit qu'il était battu sans retour par son aventureux adversaire. En effet, Khadour nageait comme un triton et avec toute l'assurance que donne un exercice familier, tandis qu'Eclairer, à peine à l'eau, fut comme paralysé par la peur et refusa d'avancer. Rien n'y fit, ni l'éperon ni la cravache, que la noble bête n'avait jamais sentie, et son maître eut toutes les peines du monde à regagner la berge dont il n'était cependant éloigné que de quelques mètres.

Pendant ce temps-là, Khadour abordait légèrement l'autre rive, d'un bond se retrouvait en terre ferme, et l'inconnu le lançant à toute vitesse, s'éloignait en ponctuant de son rire ironique, que le jeune homme entendait pour la seconde fois, rire bizarre et particulier, cet adieu qu'il lui envoyait dans la nuit :

—A bientôt, M. le comte d'Entraygues !

Le jeune homme rentra rue Saint-Dominique, la rage dans le cœur. Une défaite de haute lutte l'eût beaucoup moins mortifié que sa chute ridicule dans la Seine, et il se jura à lui-même de retourner tout Paris pour découvrir l'auteur de cette mystification. En dehors de la satisfaction d'amour-propre qu'il voulait se procurer, il n'oubliait pas l'intérêt majeur qu'il y avait pour lui à retrouver l'inconnu, car une fois ses qualités bien établies, peut-être serait-il possible de remonter jusqu'à la ténébreuse association dont il était certainement l'envoyé.

Après avoir changé de toilette, il fit demander si son père était à l'hôtel, désirant sans doute lui faire part de sa mésaventure ; on lui répondit que le vieux marquis avait diné au Jockey et qu'il n'était pas rentré depuis. Il se résolut à aller trouver au Club pour lui demander conseil ; les événements de la soirée montraient à Olivier d'Entraygues que ses ennemis n'avaient pas désarmé ; aussi y avait-il l'urgence à agir, à établir ses lignes de défense s'il ne voulait pas tomber avant peu dans quelque piège savamment ourdi.

Il savait que son père aimait à faire son whist après dîner ; aussi se rendit-il directement dans le salon de jeu. A peine en eut-il franchi le seuil qu'il s'arrêtait, comme subitement frappé d'une commotion électrique. A deux pas de lui, sur une petite table placée à l'embrasement d'une croisée, son mystérieux adversaire du bois de Boulogne faisait une partie d'écarté avec le général de G***. Par un énergique effort de volonté, il comprima son émotion et, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, il se mêla avec une indifférence parfaitement jouée avec quelques personnes qui suivaient debout les péripéties du jeu, les unes pariant, les autres simples spectatrices.

Il faisait suffisamment jour quand Olivier d'Entraygues fut abordé par l'inconnu pour qu'il eût pu graver ses traits d'une manière ineffaçable dans sa mémoire.

Impossible d'élever le moindre doute, c'était bien lui. Mais pour plus de sûreté le jeune homme voulait encore entendre sa voix ; son attente ne fut point de longue durée. L'étranger avait les cartes en main et venait de retourner le roi.

—En donnez-vous ? lui demanda son partenaire.

—Désolé, mon cher général, de vous en refuser. Veuillez jouer, répondit l'inconnu.

Quelque prévenu qu'il fût, Olivier d'Entraygues, qui eût voulu pouvoir douter encore, ne put s'empêcher de tressaillir en entendant ces paroles prononcées du ton le plus simple. Cette voix, légèrement stridente et moqueuse, il l'eût reconnue entre mille.

Cette conviction acquise, avant de réfléchir au parti qu'il devait prendre, et ne sachant si sa présence avait été remarquée de son adversaire, il voulut se rendre compte de l'effet que sa vue produirait sur ce dernier.

M. de G***, ce soir-là, avait un bonheur désespérant.

Le jeune homme avança le bras et laissa tomber un louis sur le tapis.

—Je joue contre vous, mon cher général, fit-il en ébauchant un sourire.

L'inconnu releva la tête et, regardant Olivier d'Entraygues bien en face, il le salua d'une légère inclination de tête, comme on fait en pareil cas entre étrangers, et lui dit du ton le plus naturel :

—Vous êtes courageux, monsieur ; mais je doute que vous fassiez tourner la chance, le général a ce soir une veine d'enfer.

—Cet homme est fort, pensa le jeune homme, et il s'éloigna complètement édifié sans attendre la fin de la partie sur laquelle il avait parié. Son père était en effet au Club ; mais, par extraordinaire, il ne jouait pas, ses partenaires habituels n'étant pas encore arrivés.

Olivier lui fit signe qu'il avait à l'entretenir, et, le prenant à part, il lui raconta dans tous leurs détails les événements de toute la soirée.

—Diable ! fit le vieux marquis, cela devient grave ; je t'avouerai que jusqu'à ce jour je n'avais pas attaché grande importance à tes aventures russes ; mais, d'après ce qui vient de se passer, je vois qu'il convient d'aviser.

—Ce n'est pas tout, mon père, je vais vous étonner davantage encore : l'auteur de mon aventure de ce soir est ici.

—Ici !

—Oui, dans le salon de jeu du Club.

—Bon ! voilà tes hallucinations qui te reprennent.

—Aussi vrai, mon père, que je vous aime et vous vénère, il est à quelques pas de nous.

—Qui est-ce ? . . . corbleu ! ne me fais pas languir.

—C'est le partenaire du général G***.

—Le partenaire du général, fit le vieux marquis, en éclatant de rire. Ma parole, mon cher Olivier, cette fois tu es fou.

—Je vous jure, mon père, que jamais je n'ai été plus sérieux.

—Sais-tu bien qui est l'homme que tu accuses ?

—Non, mon père.

—C'est le prince Michel Orouzoff, premier secrétaire de l'ambassade de Russie.

—En êtes-vous bien sûr ?

—N'insiste pas, ce serait de l'aberration, et surtout ne va pas te mettre une méchante affaire sur les bras. Voilà cinq ans qu'il exerce ici ses fonctions, il n'est pas un ne nous qui ne l'ait vu dans les réceptions officielles aux côtés de son ambassadeur ; il est un des personnages étrangers les plus en vue et les plus aimés de la société parisienne, et à la moindre imprudence tu aurais tout le monde contre toi. Tu l'aurais rencontré cent fois dans le monde, si depuis ton retour de Russie tu n'avais persisté à mener une vie de cénobite dans les déserts de la rue Saint-Dominique. Enfin, mon fils, pour tout te dire, je crains fort que ce mariage manqué ne t'ait troublé la cervelle et que tu ne sois sujet à des accidents que les savants appellent névroses, et qui, paraît-il, nous font prendre nos rêves pour des réalités.

Regardez-moi bien, mon père, et voyez si j'ai la figure d'un homme qui déraisonne ; je vous donne ma parole d'honneur que tout est exact dans l'aventure de ce soir que je vous ai contée.

—Soit ! mais alors, conviens donc que tu es abusé par une étrange ressemblance, et ne continues pas à soutenir une chose qui ferait douter à tout le monde de ta raison.

—Ressemblance bien étrange, en effet, dit Olivier, tout pensif.

—Tiens, veux-tu que je te présente à lui ? Au bout de cinq minutes, tu seras toi-même persuadé de ton erreur ; tiens, justement, il achève sa partie.

—J'accepte.

—Et, à part lui, il ajouta :

—Si c'est mon inconnu du Bois, nous verrons bien s'il peut jouer son rôle jusqu'au bout.

Le vieux marquis s'était avancé rapidement vers le diplomate russe.

—Mon prince, lui dit-il après avoir échangé avec lui une amicale poignée de main, voulez-vous me permettre de vous présenter mon fils, le comte de Lauraguais d'Entraygues.

—Je serais enchanté de faire sa connaissance, répondit son interlocuteur avec cette formule que la politesse actuelle a rendue banale.

Olivier d'Entraygues s'était approché en s'inclinant. En lapercevant, la figure du Russe s'illumina d'un bon et franc sourire.

—Ah ! monsieur le comte, lui dit-il en reconnaissant celui qui avait parié dans son jeu un instant auparavant, je suis doublement heureux de cette présentation ; l'intimité qui existe entre monsieur votre père et moi, depuis de longues années, me fait espérer que je gagne en vous un ami de plus ; puis cela me permet de m'acquitter envers vous : en intervenant dans mon jeu, vous avez non-seulement changé la veine, mais votre départ ayant fait considérer, selon la règle, votre mise comme restant engagée à chaque partie, et votre bénéfice s'étant doublé une dizaine de fois, je me trouvais à la tête d'environ cinq cents louis, qui vous reviennent et qui m'eussent fort embarrassé jusqu'à demain, si je n'avais eu le plaisir de faire votre connaissance ce soir.

Tout cela fut dit par le jeune Russe (il n'avait pas plus de trente ans) avec une grâce charmante, et il termina en tendant la main à Olivier, qui répondit à son étreinte avec une courtoisie parfaite.

Dans le but évident de faciliter une conversation plus intime, le vieux marquis prit prétexte de sa partie de whist habituelle pour les laisser ensemble.

—Monsieur le comte, fit le prince Orouzoff, prenant immédiatement la parole, comme s'il eût tenu à diriger la conversation, êtes-vous parent d'un Lauraguais d'Entraygues, qui a été attaché à l'ambassade française de Saint-Petersbourg ?

—Parent de bien près, répondit le jeune homme en fronçant légèrement le sourcil, c'est moi-même.

—Oh ! excusez ma maladresse.

—Il n'y en a pas, monsieur.

—Permettez-moi d'être franc, c'est mon seul moyen de vous prouver que je n'avais pas l'intention d'être indiscret.

—J'avoue que . . .

—Vous allez me comprendre : nous avons connu à l'ambassade votre projet de mariage avec la princesse Vasilewska et l'envoi du prince en Sibé-

rie, et rien depuis n'est venu nous expliquer ni les causes qui ont fait manquer cette union, ni les motifs de la disgrâce qui a atteint le père de la princesse. Malgré la cordialité de nos relations, votre père ne m'ayant jamais parlé de ces événements, bien qu'il dût croire qu'ils m'étaient connus, j'ai pensé que le héros malheureux de cette aventure appartenait à la branche cadette de votre famille ; sans cela, croyez-le bien, je n'eusse point, de propos délibéré, fait, par ma question, allusion à des faits qui ne peuvent vous avoir laissé que de pénibles souvenirs.

Devant cette façon franche et loyale de s'expliquer, et qui eût été le comble de l'habileté dans le cas où le prince russe eût été réellement le personnage mystérieux qu'Olivier d'Entraygues croyait avoir reconnu, ce dernier commença à concevoir quelques doutes sur sa propre lucidité.

Cependant, il ne put s'empêcher de répondre avec un sourire légèrement ironique :

— Permettez-moi de trouver étonnant, prince, que dans votre haute situation, vous n'ayez pas connu, au moins officiellement par vos amis de Russie, les causes réelles des tristes événements que vous venez de me rappeler.

— Cela est, cependant ! et vous pouvez d'autant plus me croire que, sans cela, la question que je croyais adresser non à l'attaché de l'ambassade française lui-même, mais à un de ses parents, n'aurait même aucune signification. Mon intention évidente était d'obtenir des renseignements que je n'eusse certainement point demandés, si je les avais auparavant reçus directement de Saint-Petersbourg.

La raison était trop péremptoire pour qu'Olivier d'Entraygues pût persister, sans manquer à toutes les convenances, dans une incrédulité qui, à partir de ce moment, ne pouvait plus se traduire dans ses paroles, encore qu'elle continuât à tourmenter son esprit.

— Eh bien ! moi, répondit le jeune comte, je suis encore beaucoup moins... il sentit que le terrain brûlait et se reprit... je ne suis pas plus avancé que vous, bien que je sois, comme vous le dites, le héros de l'aventure.

— Mon cher comte, interrompit Orouzoff avec une légère émotion dans la voix, je comprends vos souffrances ; n'aggravez pas mes regrets en me montrant à quel point j'ai eu tort de mettre le doigt sur une blessure mal fermée, sans doute. Laissons, je vous prie, cette conversation.

Olivier d'Entraygues sentait le doute s'emparer de plus en plus de son âme. Sa raison lui disait que ce grand seigneur russe, premier secrétaire d'ambassade, membre du Jockey, le cercle le plus fermé de Paris, connu enfin intimement de son père, n'avait rien de commun avec l'aventurier qu'il avait rencontré le soir même, et son instinct, plus fort, lui répondait : C'est sa figure, son sourire, le son de sa voix, sa taille ; jamais ressemblance plus complète n'a existé ; c'est lui ! c'est bien lui ! Mais comment le savoir ?

À partir de ce moment, les deux jeunes gens ne causèrent plus que de choses indifférentes, courses, littérature, théâtre, et le Russe, dans cette conversation, se montra étincelant d'esprit et de verve, tandis que son compagnon resta constamment sur une réserve voisine de la froideur.

Quand vint l'heure de se séparer, comme ils avaient descendu ensemble les escaliers du cercle, le prince Orouzoff, que sa voiture attendait, offrit à Olivier de le reconduire chez lui.

Comme ce dernier balbutia un refus :

— Je suis presque votre voisin, lui dit-il, et vous me feriez une insulte. Le jeune homme s'inclina et prit place dans le coupé.

Le trajet s'accomplit sans qu'une seule parole fut échangée. Le prince paraissait maintenant aussi rêveur qu'il avait été communicatif auparavant.

Arrivé devant l'hôtel de la rue Saint-Dominique, Olivier d'Entraygues sauta à terre en remerciant son compagnon.

Le prince russe lui prit la main et, la gardant dans la sienne, lui dit à voix basse :

— M. le comte d'Entraygues, c'est la seconde fois que nous nous voyons, et la dernière fois que je vous donne un bon conseil... Soumettez-vous, demain il sera trop tard.

— Oh ! vous êtes bien l'homme du Bois ! exclama le jeune homme, et il voulut s'élançer sur son adversaire.

Mais le Russe, qui n'avait point lâché sa main, d'un mouvement brusque et avec une force peu commune, le fit pirouetter sur le trottoir.

Quand Olivier d'Entraygues reprit son équilibre, la voiture de son ennemi, enlevée par deux pur sang, était déjà loin.

Quand le vieux marquis reçut de son fils le récit de ce qui s'était passé, il demeura convaincu que le malheureux était atteint d'accidents cérébraux. Sur les conseils de son médecin, il flatta sa manie, et comme on l'avait engagé à le faire voyager, il prétexta une affaire importante qui l'appelait en Italie, et exigea que son fils l'accompagnât, ne voulant point à son âge faire seul un aussi long trajet.

Quand ils revinrent, deux mois après, le comte trouva son coffre-fort vide, sans aucune trace d'effraction. Toutes les valeurs mobilières qui composaient sa fortune personnelle avaient été enlevées. Un billet laissé à dessein par les ravisseurs contenait ces seuls mots :

« Nous avons dû vous réduire à l'impuissance par la perte de votre fortune ; elle vous sera rendue le jour où vous renoncerez pour jamais à la main de la princesse Vasilewska. »

— A nous deux, maintenant, prince Orouzoff ! s'écria Olivier, en serrant le précieux papier sur sa poitrine.

Fin du prologue

LES BATTEURS DE BUISSONS

PREMIÈRE PARTIE

DICK LE CANADIEN

CHAPITRE I

Le buisson australien.—Les bush-rangers.—Convicts batteurs d'estrade et chercheurs d'or.—Tidana le Troueur de Têtes.

Le soleil allait se coucher sur la grande terre australienne. En plein désert, non loin du Red-River, ou Rivière-Rouge, trois hommes assis autour d'un feu de bois, la carabine en main, comme pour être prêts à tout événement, surveillaient la cuisson d'un magnifique quartier de kangourou destiné à leur souper. Un beau caniche noir, luisant, coquet, se promenait autour de la broche improvisée et témoignait par son attitude du plaisir qu'il prenait à cet exercice, pendant qu'un mulet de forte encolure broutait à même les feuilles des arbustes.



Trois hommes surveillaient la cuisson d'un quartier de kangourou.—Page 8, col. 2

De temps à autre, un de ces hommes se détachait du petit groupe et s'avancé prudemment jusqu'à l'extrême limite du rideau de feuillage et d'arbustes qui les abritait, inspectait longuement la plaine avec une jumelle marine, et venait rendre compte à ses camarades du résultat de ses investigations. La même surveillance était exercée du côté de la rivière, et jusqu'à ce moment rien de particulier n'était venu troubler leur quiétude.

Par une mesure de prudence bien connue de tous les explorateurs des contrées nouvelles ou dangereuses, ils n'avaient fait leurs feux qu'avec du bois mort, afin d'éviter l'épaisse fumée des branchages humides, et, pour forcer en outre la fumée qu'ils ne pouvaient complètement annuler à ne point s'élever en colonne dans les airs, ce qui eût pu déceler leur retraite aux yeux perçants des sauvages ou des batteurs de buissons, ils avaient établi sur quatre perches, au-dessus du foyer, un épais lit de branches et d'herbes qui la forçait à se tamiser, pour ainsi dire, et à se disperser dans l'atmosphère.

Ces précautions étaient loin d'être exagérées, car l'Australie, il y a une quarantaine d'années, au moment où commence ce récit, ne ressemblait guère à ce qu'elle est aujourd'hui. C'est à peine si elle possédait une centaine de mille habitants, et aucune société ne renfermait autant d'éléments antipathiques, autant de germes de discorde que celle-ci, qui devait son origine aux colonies pénitentiaires de la Grande-Bretagne.

A suivre



Gérard eut un moment d'affreuse angoisse. —Page 74, col. 2.

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIEME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Et ! mais, murmura Pinson, il y avait une bonne raison pour qu'il ne sortit point, le docteur, c'est qu'il n'était pas rentré.

Gérard semblait, autant que l'agent put en faire la remarque, en proie à une profonde émotion.

De telle sorte que Pinson réfléchissait :

—Si je ne savais pas que le docteur jouit d'une réputation inattaquable, je dirais ma foi, qu'il a l'air d'avoir bu un coup de trop.

Puis Gérard étant rentré, Pinson ne le vit plus.

Suivons-le depuis le moment où il a quitté le juge d'instruction.

Il était allé chez Daguerre, nous l'avons dit. Il avait promis au blessé de revenir. Celui-ci l'attendait avec toutes les apparences du plus grand calme, mais en proie au fond de l'âme aux plus terribles craintes. Il savait qu'il était livré, sans défense, à Gérard. Et de la probité de Gérard, de son énergie plutôt, dépendait sa vie, à lui Daguerre. Que Gérard continue de se taire, Daguerre est sauvé ; qu'il faiblisse et qu'il parle, et il est perdu.

Lorsque le médecin fut en présence du malade, il lui dit :

—Je sors de chez M. Laugier. J'ai eu avec lui un entretien très court, mais décisif. Je lui ai dit ce que je savais....

Daguerre se dressa, blême, les yeux hagards....

—Vous avez trahi votre secret.... vous être un misérable !

—Non, je ne l'ai pas fait, je le devrais peut-être car sauver un homme tel que vous, l'arracher au châtement qu'il mérite, me semble un premier crime—et laisser sous les verrous, rougissant et pleurant sous le déshonneur d'une accusation ignoble, un homme tel que M. Beaufort, me semble un second crime.

Daguerre était retombé râlant. Et d'une voix sourde de colère :

—Alors, si vous n'avez rien dit, qu'aviez-vous besoin de voir M. Laugier ?

—Je voulais l'inviter à la prudence en lui affirmant qu'il se trompait... en lui disant que j'avais les preuves de son erreur....

—Malheureux !.... Le juge va se méfier.

—Tant mieux.

—Il vous fera suivre ! Il épiera vos démarches, vos moindres pas.

—C'est son droit. Et moi, je n'aurai pas enfreint mon devoir.

—Alors, je suis perdu.

—Je le souhaite. Je ne ressens pour vous aucune pitié.

—Prenez garde. Ne soyez pas trop cruel. Je puis vous faire repentir de vos paroles....

Gérard eut un sourire froid.

—Vous ne m'intimidez pas. Vous êtes un misérable et un assassin.... Moi, je suis un honnête homme, qu'avons-nous de commun ensemble, je vous le demande ?

—Vous voulez le savoir ?... Il y a entre nous un lien plus étroit que vous ne le pensez.... Et quand vous le connaîtrez, ce lien, vous regretterez la démarche imprudente que vous avez faite auprès du juge.... Heureusement il n'est pas trop tard.

—Je ne vous comprends pas.... Qu'entendez-vous dire ?

—Écoutez-moi, M. Gérard.... vous êtes un enfant naturel.

—Que vous importe !

—Vous n'avez jamais connu votre père.

—Qu'en savez-vous et de quoi vous mêlez-vous ?

—Il n'est pas possible que vous n'avez pas souffert de ne point connaître le secret de votre naissance. Je puis vous donner là-dessus tous les renseignements qui vous manquent.

—Vous ?

—Moi.

—Et ces renseignements, de qui vous viennent-ils ? Comment les connaissez-vous ?

—Vous allez le savoir. Votre mère est d'une vieille famille de la Brenne. Elle est fille du comte de Montescourt. Elle aimait, je crois qu'elle avait dix-huit ans à cette époque, un jeune homme, gentilhomme lui aussi, dont M. de Montescourt ne voulait point entendre parler. Inimitié de famille, peut-être, aversion instinctive, plutôt. Il se refusait au mariage. Or, je vous l'ai dit : les deux jeunes gens s'aimaient.... Vous m'écoutez ?

Au comble de l'émotion, Gérard ne perdait pas une parole.

Il ignorait tout du secret de sa naissance. Mais ce secret, comment était-il au pouvoir de ce misérable ?

Et où voulait-il en venir ? Pourquoi avait-il attendu ce moment pour le lui révéler ?

Il dit d'une voix basse :

—Oui, je vous écoute.... parlez ! parlez !

—Je suis heureux de voir que je vous intéresse. Les jeunes gens s'aimèrent malgré M. de Montescourt et vous êtes, vous, docteur Gérard, l'enfant de leur amour.

Gérard se taisait. Puisqu'il était enfant naturel, il devait bien y avoir une histoire pareille dans la vie de sa mère. Mais son honnêteté se révoltait d'entendre cet homme lui parler ainsi de la femme qu'il avait, en dépit de tout, constamment adorée et respectée.

Daguerre disait, les yeux fixés sur le pauvre garçon :

—Vous ne me demandez pas de continuer !... Vous ne desirez pas en savoir davantage !... Vraiment, vous n'êtes point curieux !

—Qui me prouve que tout cela n'est pas un tissu de mensonges ?

—Oh ! oh ! En rentrant chez vous, vous interrogerez votre mère....

—Certes !

—A la bonne heure ! Donc je puis continuer !

—Je vous écoute.

—M. de Montescourt, lorsqu'il connut la faute de sa fille, consentit enfin au mariage.... mais le jeune homme s'était lassé d'attendre, il s'était découragé.... des obstacles imprévus s'élevèrent qui empêchèrent le mariage.... Marceline de Montescourt resta fille et fut obligée de cacher sa faute.

Gérard dit d'une voix profonde :

—Il n'y a pas d'obstacles capables d'empêcher un homme de rendre l'honneur à une jeune fille qui s'est abandonnée, à lui, à moins que cet homme ne soit un misérable et n'ait spéculé sur la faiblesse, l'ignorance et l'amour.

Et après un long silence :

—Ainsi, cet homme est mon père !

Oui.

—Eh bien, où voulez-vous en venir avec cette histoire ? Que vient-elle faire ici ? Change-t-elle quelque chose à ce qui existe, à savoir que vous êtes un assassin et un voleur ?

—Non. Je ne pense pas que cette histoire puisse modifier en rien votre impression. Elle modifiera seulement vos dispositions à mon égard. Du moins, je le crois.... je l'espère.... j'en suis sûr !

—Je ne comprends pas.

—J'attends que vous me fassiez une question à laquelle je suis prêt à répondre.

—Le nom de cet homme.... le nom de mon père.... vous le connaissez ?

—Certes. Je ne vous eusse point, sans cela, raconté cette histoire.

—Quel est-il ?

—Vous ne le devinez pas ?

—Non. Comment le pourrais-je ?

—Votre père.... c'est moi !

—Vous ! vous ! dit-il, reculant avec un cri d'épouvante, d'horreur, vous, mon père ?... vous aimé de ma mère ?... Imposteur ! misérable !—(Voir gravure, page 71.)

—C'est moi. Je vous l'ai dit.... Le moyen de contrôle est facile. Interrogez Marceline Langon.

Gérard tomba dans un fauteuil. Il cacha sa tête dans ses mains. Il ne pleurait pas, mais il avait honte de ce qu'il venait d'entendre.

Lui, Gérard, l'honnête garçon, avait pour père cet infâme ! Était-ce possible ? Comment cet être sans honneur avait-il donné le jour à ce loyal et honnête homme ?... Comment tant de grandeur d'âme, de générosité de caractère et de noblesse de pensée pouvaient-elles être filles de tant de bassesses !

Et il répétait avec rage :

—Vous, mon père ? Allons donc !... Est-ce possible ?... Est-ce possible ?...

Puis, après le dégoût que cela lui inspirait, d'être le fils d'un tel homme, la pensée lui vint que ce meurtrier avait pu être aimé de sa mère !...

Il eut un geste de fou, comme pour repousser cette idée.

—Non, non, non ! dit-il.... Ce n'est pas vrai.... Ma mère n'a pas aimé ce monstre.... Ma mère a été trompée.... peut-être.... mais il y avait là de l'imprudence, de l'ignorance et point d'amour.

—Va, disait-il, va maintenant trouver le juge d'instruction, et dis-lui ce que tu sais sur moi.... Si tu parles, je parlerai, moi aussi, et tout le monde apprendra que si Daguerre, le meurtrier de Valognes, a été trahi et livré, c'est par son fils.... S'il a été condamné au bagne, ou s'il est monté sur l'échafaud.... c'est grâce à son fils.

—Ah ! malheur ! malheur sur moi ! disait Gérard.... Un tel père !... Mon Dieu ! un tel père ! ! ! !

Tout à coup, il se lève, si faible qu'il se tient au mur.

—Je vais interroger ma mère, dit-il d'une voix sourde, car vraiment je doute, oui, je doute toujours.

—Va donc. Je t'attends, car tu reviendras peut-être, mais écoute ce conseil, avant de partir. M. Laugier te fera suivre, il faut s'y attendre, puisque tu as éveillé chez lui des soupçons. Prends donc bien garde, en venant ici, de me trahir.... Te voilà prévenu, si quelque imprudence arrive par ta faute, je saurai que tu y auras mis de la bonne volonté et que l'imprudence aura été préméditée. Maintenant, va, et parle à ta mère de Jean Daguerre de Morienval.

Il sortit, courant, trébuchant, traversa le jardin comme un fou et ne s'arrêta, ne reprit un peu de sang-froid que lorsqu'il parvint à la rive de l'Oise. C'est à ce moment que Pinson l'aperçut. Et l'agent n'avait pas été sans remarquer l'étrange émotion du docteur.

Marceline Langon faisait des courses dans Creil avec sa fille.

Gérard attendit qu'elle rentrât.

Lorsque le bruit de la grille résonna dans le silence, il tressaillit et son cœur battit douloureusement.

Il entendit sa mère qui montait.

—Que vais-je lui dire ? Comment lui apprendre que je sais tout ?

Il lui semblait que forcer sa mère à lui révéler le secret de sa vie, à mettre à nu son cœur, la forcer à rougir devant son fils, c'était presque une profanation.

Marceline entra dans le salon où il se trouvait.

Modeste l'accompagnait.

La jeune fille était souffrante. La mort de Valognes l'avait atteinte presque aussi douloureusement que Robert. Elle n'avait pas revu son ami, mais Robert lui avait écrit ce seul mot pour la prier d'attendre.

—Je pleure en pensant à lui, mais je vous aime !

Et elle attendait, patiente, que Robert vint chercher d'elle de la consolation à son deuil.

Marceline comprit tout de suite, à la figure bouleversée de son fils, qu'il s'était passé quelque chose de grave.

—Mère, je voudrais avoir un moment d'entretien avec vous ?

—Seule ?

—Oui.

—Que peux-tu me dire que Modeste ne puisse entendre ?

—Je vous prie.

—C'est bien.

Et s'adressant à Modeste :

—Va, mon enfant, puisque ton frère a des secrets pour toi, va m'attendre dans ta chambre.

Modeste embrassa Gérard avec tendresse.

—Vilain ! dit-elle.

Et elle sortit.

Restés seuls, Marceline s'approcha vivement de son fils.

—Tu sembles souffrir beaucoup, mon enfant, qu'as-tu donc ?

Il ne répondit pas. Son cœur était serré. Il étouffait.

—Voyons, parle.... est-ce si difficile ? Que se passe-t-il encore ?... Est-ce que tu aurais appris sur M. Beaufort quelque chose qui a atteint et détruit ta confiance ?... Ne le crois pas, mon fils.... Ne crois que ce qui tendrait à prouver son innocence. Cela seul est vrai.

—Ce n'est pas cela, dit-il.

—Alors, quoi donc, mon Gérard ?

Tout à coup, il éclate en sanglots bruyants, pressés, convulsifs.

Sa mère inquiète le presse sur son cœur ; elle lui couvre le front de baisers, elle le caresse doucement de la main, essuyant les larmes du jeune homme qui coulent brûlantes, incessantes.

—Enfin, qu'as-tu ? Parle. Ta mère te consolera.

—Voici, murmure-t-il, ce que j'ai à vous dire.... Je soigne en ce moment M. Jean Daguerre de Morienval.... l'ancien associé de M. Beaufort.

—Il est malade ?

—Oui.

—Eh bien ?

—M. Daguerre m'a.... tout dit....

Gérard avait bien deviné tout à l'heure.

Sa mère reçoit le coup en plein cœur. Elle devient d'une pâleur mortelle effrayante. Ses yeux se retournent. Ses lèvres se décolorent. Elle s'abat sur le plancher, raide, ne disant que ces deux mots :

—Mon Dieu ! Mon Dieu !

Gérard eut un moment d'affreuse angoisse.

—Je l'ai tuée ! se dit-il.

La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratifs du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extrait véritable de la racine de salsepareille de l'*Honduras*, la variété la plus riche en propriétés médicinales. Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux vieillards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six francs, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

Pour l'accommodation des porteurs de billets de 2nd classe, voyageront comme suit :

De Montréal à Seattle

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi.

Ces chars sont directs, sans changement

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal

266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill et aux Gares C.P.R.,

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

No 9.—ENIGME

Nous sommes de fil ou de laine
Comme de soie ou de coton ;
Bien nous tirer est de bon ton,
C'est ce que font belle et vilaine.

Parfois de nous boutique est pleine
Soit en paquet, soit en carton ;
Jeanne, J. annette et Jeanneton
Nous achètent à la douzaine.

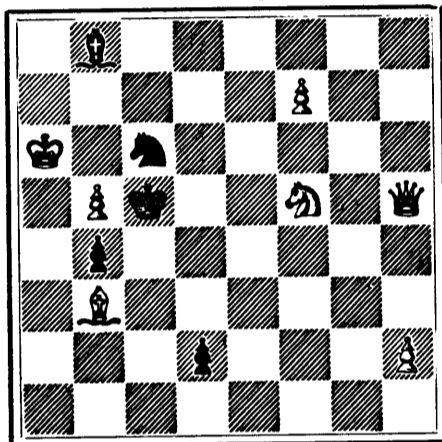
Nous prendre longs est le désir
De la coquette ayant plaisir
A se voir partout ravissant.

Toujours en toutes les couleurs
D'une nuance caressante,
Rayés, uais, ou même à fleurs.

No 70.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Régis Roy, Ottawa

Noirs—5 pièces



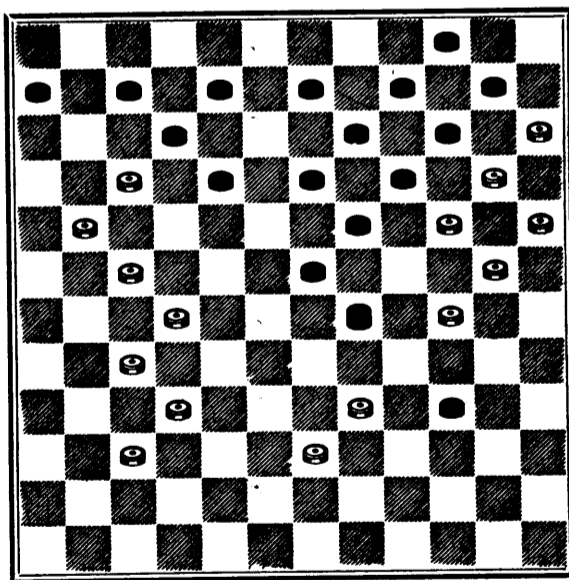
Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 80. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. A. Daoust, Montréal.

Noirs—17 pièces



Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 78

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
23	17	12	36
24	18	34	10
47	40	27	16
44	37	31	57
69	62	57	68
35	29	68	24
18		3	gagne.

Solution de la charade No 8 : Cordelier.

Solution du problème d'Échecs No 68

Blancs	Noirs
1 C 5 F D	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solutions justes par MM. Alf. Morin, E. Emond, Ottawa ; A. Ladouceur, J. B. Guy, J. Charlebois, N. Huot, Montréal.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

VISITEZ LE GRAND

BAZAR VIENNOIS

— DE —

JOHN MURPHY

— LE —

Grand Bazar Viennois

Est en pleine fonction.

POUR les FETES de NOEL et de L'AN

Nous avons en mains un assortiment complet de mouchoirs en soie de toutes descriptions, unis, brodés, de toutes les couleurs, pour dames, enfants et messieurs. Ces lignes spéciales seront marquées à des prix excessivement bas pour les fêtes.

GARNITURES

Il n'est de doute pour personne que nous avons toujours en mains le plus grand assortiment de garnitures pour robes et manteaux qu'il y a en cette ville. Ce département est des mieux assortis en passementeries, mohair, soie, or, argent, jais, etc., ainsi qu'un lot immense d'ornements de toutes sortes, à des prix invariablement bas.

Le Grand Bazar Viennois est spécialement bien assorti en jouets mécaniques de toutes sortes. Visitez le Grand Bazar Viennois, il y a pour tous d'agréables surprises.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tell. Tel. 2193

Federal Tel. 58

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

ou

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont

transporté leur bureau au numéro

10 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 8 et 4

Saint-Nicolas, journal illustré pour ga
endi de chaque semaine. Les abonnements l
partent du 1er d'octobre et du 1er juin. Paris
et département, un an; 18 fr.; six mois; 10
fr.; Union postale, un an; 20 fr.; six mois; 12
fr. francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela
vigne, 18, rue Soufflot, Paris (France).



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypocondrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

En Canada, par Saunders & Co., London, Ont.; E. Léonard, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



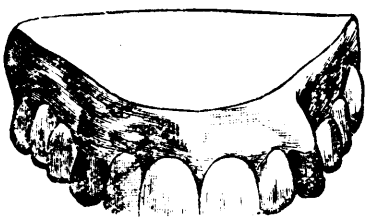
LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
Importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre tient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

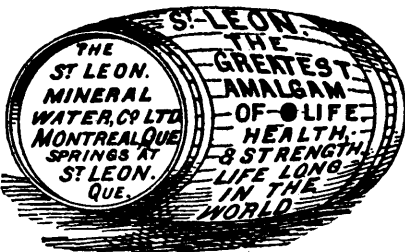
Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

— L E —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est bon pour les Enfants
Fournissant les éléments de la chair, des muscles et des os

ROBILARD 27, rue St-André.— Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25 c. le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$1,200,000
Actif au-delà de.....	1 550 000
Revenu pour l'année 1891.....	1,800 000

J. E. R. JURE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HUBERT, Agent du tout français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: **Mme LOUISE D'ALG**,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINTON



Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules
qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé
DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1832, Ste-Catherine
MONTRÉAL. Tél. Bell 6513

PILULES DU DR WILLIAMS

ROSES POUR PERSONNES FAIBLES
NE SONT point un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.**